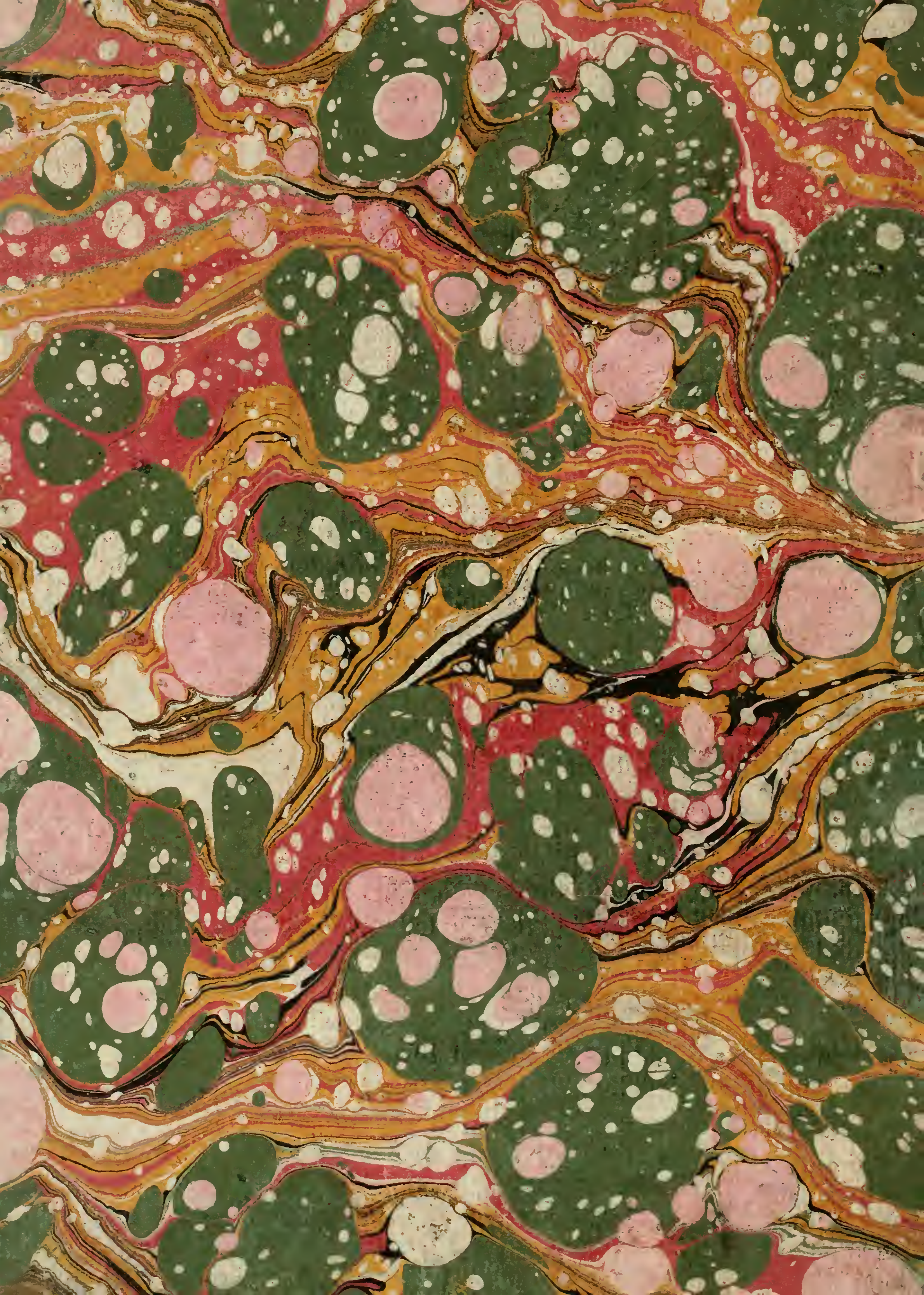
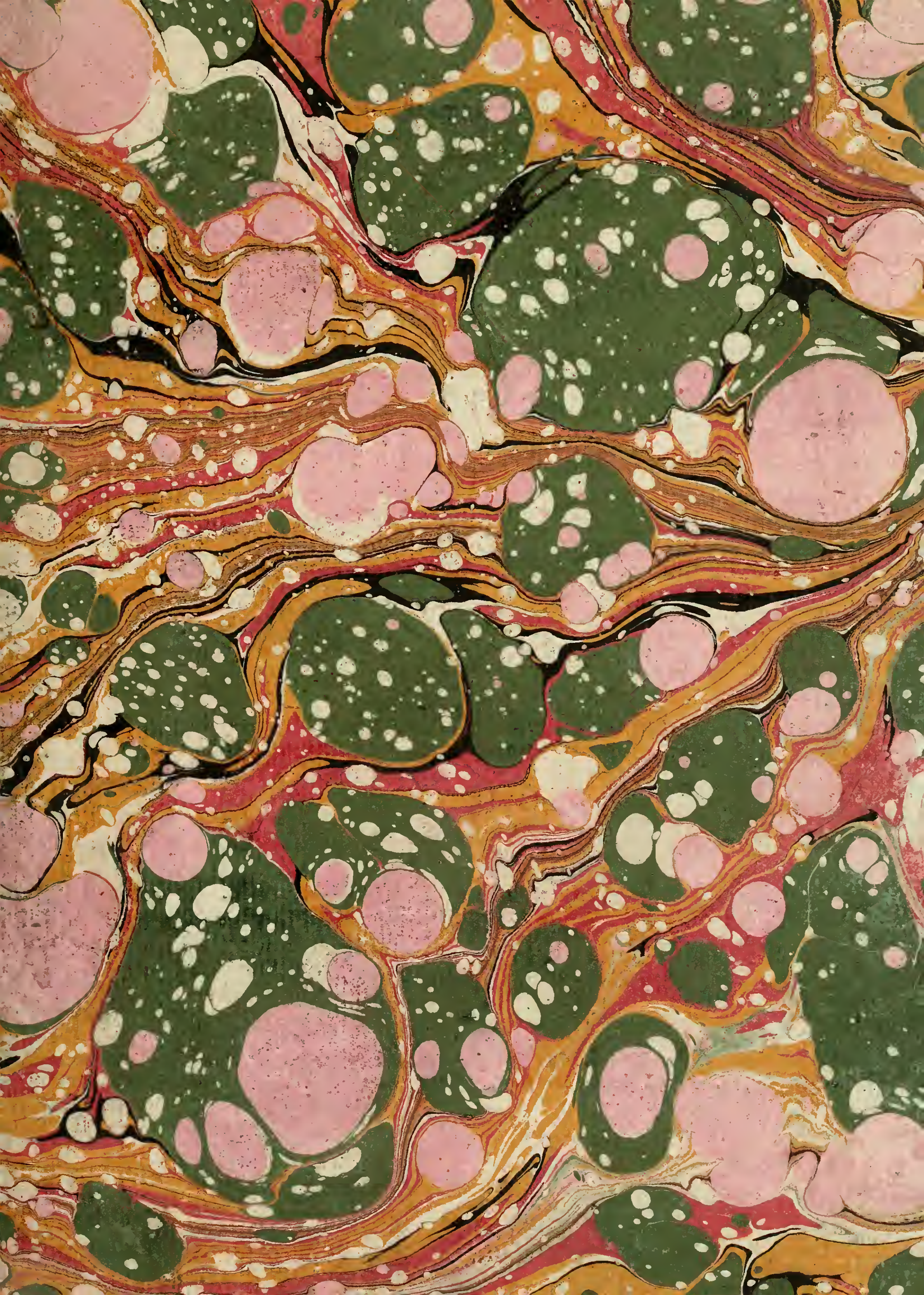








ANTIQUITÉS
D'HERCULANUM
GRAVÉES PAR F. A. DAVID
AVEC
LEURS EXPLICATIONS
TOME VIII.
A Paris chez David, Graveur, rue
des Noyers, en face de celle des Anglois
Avec Privilége du Roi.
1781.

ANTIQUITÉS D'HERCULANUM,

OU

Les plus belles Peintures Antiques, Marbres, Bronzes, Meubles, trouvés dans les Excavations d'Herculanum, Stabia & Pompeïa;

GRAVÉES PAR M. DAVID,

Graveur du Roi de Prusse, de MONSIEUR, de l'Académie Royale de Peinture de Berlin, de celle des Sciences & Belles-Lettres de Rouen.

Avec leurs Explications Françoises.

TOME VIII.

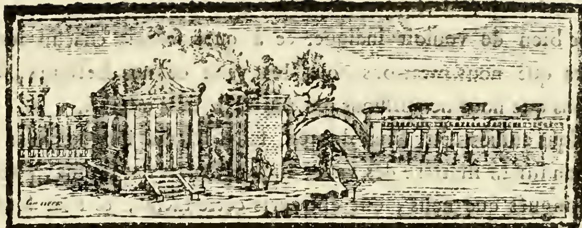


A PARIS,

Chez l'Auteur, M. DAVID, rue des Cordeliers, au coin de celle de l'Observance.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC PRIVILÈGE DU ROI.



ANTIQUITÉS D'HERCULANUM.

TOME HUITIÈME.

PLANCHE PREMIÈRE.

CHEZ les Anciens, comme chez presque tous les Peuples, rien de plus multiplié que les vases. Ils étoient diversifiés, suivant leurs différentes destinations. Tels ne devoient paroître que dans les Temples, & ne servir qu'aux Sacrifices : tels autres ne pouvoient être placés que sur les tables, & n'être employés qu'aux usages domestiques ; & tels enfin étoient réservés aux cérémonies funéraires. Il n'est pas facile, à raison de la multiplicité de ces vases, de reconnoître & de fixer leur ancienne destination ; mais ce qui rend encore plus difficile à désigner ceux que l'on trouve sur les peintures antiques, c'est le mélange que les Anciens faisoient, sur leurs Tableaux, de leurs vases avec ceux des autres Nations. Nous nous garderons

donc bien de vouloir indiquer ce à quoi servoit chacun des vases que nous mettrons sous les yeux de nos Lecteurs, à moins que nous ne puissions pas douter de leur emploi.

Nous eussions pu, sans doute, faire ici une longue dissertation sur la matière des vastes anciens; mais des savans, plus distingués que nous, ont entrepris cette tâche, & s'en sont tirés avec tant d'honneur, que nous ne pourrions que répéter ce qu'ils ont dit; & nous ferions perdre à nos Lecteurs, en les abrégeans, mille détails curieux que nous aurions été forcés de laisser dans les ouvrages originaux, auxquels nous renvoyons les Amateurs de ce genre d'Antiquité (1).

On a trouvé, le 18 Juin 1761, dans les fouilles de Civita, cette Peinture. Elle est faite sur un enduit dont le fond est blanc. Les vases sont de couleur de cuivre. Le premier, posé sur une pierre quarrée, est d'un beau profil & d'une belle forme, le second est couché; sa forme oblogue n'est pas moins belle : sur le dernier est une anse qui de sa basse s'élève au dessus du col auquel elle s'attache en se recourbant; & sur le devant on voit un anneau qui pouvoit servir ou à le suspendre, ou à aider à le porter, lorsqu'il étoit plein. Près de ce dernier vase en est un autre qui est une espèce de coupe, posée sur un petit piédestal, ou sur une pierre élevée. Sur cette coupe est appuyée une baguette ou branche fourchue.

PLANCHE II.

TROIS vases se trouvent encore sur cette Peinture, le plus grand est fermé d'un couvercle qui s'élève en pointe & qui lui donne la forme d'une petite fontaine. Sur un pied qui paroît octogone, & qui ne laisse pas d'être élevé, est

(1) Voyez les Antiquités Etrusques par David.

Pl. 1.



Tom. VIII.

placé le plus petit, contre lequel est posé une branche garnie de feuilles ; il n'a qu'une anse qui monte & se recourbe un peu. Le troisième, dont l'ouverture est assez large, dont les anses paralleles sont égales, & dont le pied & la base sont petits, paroît clairement n'avoir été destiné qu'à des usages domestiques. L'espèce d'instrument, posé contre un pilastre qui est près de lui, paroîtroit confirmer cette conjecture ; du moins les savans Auteurs du texte original des Antiquités d'Herculanum le croient ainsi, & ils pensent même que l'on pouvoit regarder cet instrument comme le *Colus* ou *Colum* des Anciens, qui servoit à bien des usages, & sur-tout à rafraichir les vins par le moyen de la neige. Cette conjecture indiquée nous a fait lire non-seulement la Lettre très-savante de *Dominique Aulisi, de Colo Mayerano*, à laquelle on nous renvoye dans Pinchote ; mais nous avons pris encore plaisir à lire celle qu'a écrite sur le même sujet le Docte *Claude François Menestrier* ; & il nous a été difficile, après ces lectures, de pouvoir reconnoître dans l'instrument dont il s'agit, le *Colum* des Anciens. En effet, le *Colum* étoit un vase creux percé de mille trous impénétrables, par lesquels on faisoit passer une liqueur. Le *Colum* qui servoit à faire rafraîchir le vin par le moyen de la neige, à travers laquelle il se filtroit, étoit d'argent ou de cuivre. On le faisoit de la fayance à-peu-près des cratères, pour qu'il pût se poser dessus, & que le vin ne se perdît en tombant par les trous, & qu'il fût reçu totalement dans le vase qui servoit à le boire. Cette manière de filtrer le vin à travers la neige, pour le rafraîchir, n'étoit pas sans inconvénient. Il s'échappoit toujours quelques parcelles de neige, qui lui ôtoit toujours sa limpidité. On n'avoit pu parer à cet accident avec le sac de toile qui tenoit lieu du *Colum*, & que l'on appelloit *saccus nivarius*. Les plus opulens ou les plus sensuels avoient donc pris le parti d'avoir deux vases, l'un plus petit que l'autre, & ils mettoient la

neige dans celui-ci, & le vin alors se pouvoit boire frais, limpide & pur.

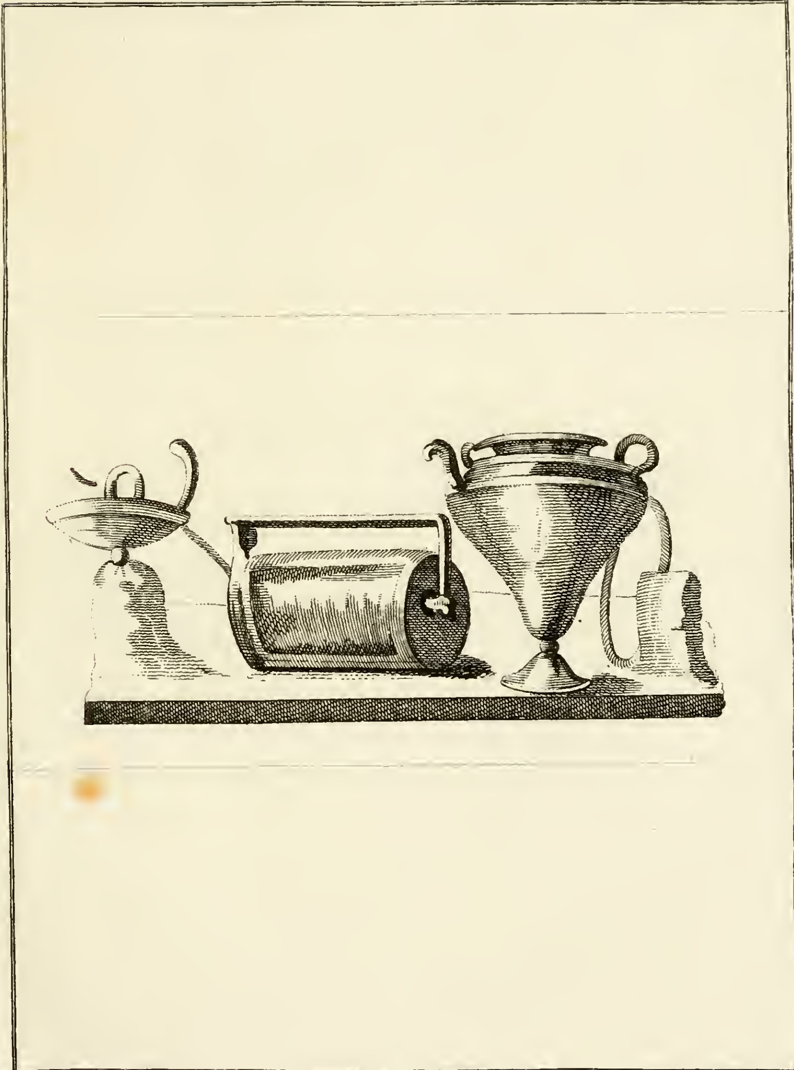
Il y avoit différentes espèces de *Colum*, celui dont nous venons de parler, celui qui servoit aux sacrifices, celui que l'on employoit dans les cuisines, celui dont se servoient les Médecins pour préparer leurs breuvages, & celui des Vendangeurs.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, le *Colum* étoit en usage. C'étoit à travers cet instrument que l'on faisoit passer le vin dans le calice. Plusieurs anciens Rituels en font mention. La Chronique de Mayence, un Inventaire de la Chapelle du roi de France, du 13 Décembre 1420, citent plusieurs de ces instrumens. C'est avec une espèce de *Colum* que les Cardinaux retirent de l'eau-bénite les *Agnus Dei* que le Pape y jette en les bénissant. Dans les Eglises où, le jour de la Transfiguration, l'on offroit les prémices des raisins dont on exprimoit le jus pour le sacrifice de la Messe, ces instrumens étoient nécessaires.

Quant à leur matière, elle varioit suivant leur destination. Pour les sacrifices, les tables, les cuisines, ils étoient d'argent, de cuivre ou d'airain. Dans les vendanges, le *Colum* dont on se servoit, étoit fait d'osier. Ceux des Médecins étoient ordinairement de palmes ou de joncs, quelquefois ils en employoient faits de métal, comme le prouve Dioscorides. Ceux dont les Chrétiens se sont servis depuis à leurs cérémonies sacrées, étoient d'or ou d'argent, & souvent encore ornés de fils de soie, de pierres précieuses & de peintures.

Leur forme se diversifioit aussi. Le *Colum*, qui servoit, dans la pompe d'Isis, à passer le lait qu'on lui offroit, avoit, nous dit Apulée, le contour d'une mammelle, ce qui étoit singulièrement analogue à l'emploi de filtrer le lait, & le lait







ſur-tout conſacré à la Déeſſe, emblême de la nature, nourrice commune de tous les êtres.

Le *Colum* des tables prenoit la forme des cratères, au-deſſus deſquels il devoit être poſé. Nos paſſoires ſont les images du *Colum* employé dans les cuiſines. Nos corbeilles arrondies peuvent donner une idée de celui dont les Vendangeurs & les Médecins ſe ſervoient. Celui des derniers avoient pourtant quelquefois une forme allongée, & figuroit une borne renverſée.

La *Chauſſe*, à travers laquelle on paſſoit le café, tient beaucoup de cette forme oblongue, & pourroit bien repréſenter auſſi le *ſaccus vinarius* des Anciens.

Les Egyptiens, les Juifs, les Grecs, les Romains & preſque toutes les Nations, ont fait, ou font encore uſage de ces ſortes d'inſtrumens en pluſieurs circonſtances.

PLANCHES III & IV.

CES deux Peintures, trouvées avec les précédentes, repréſentent ſur un enduit, fond blanc, des vaſes de couleur de cuivre. Sur la première, on remarque, au milieu des vaſes, une eſpèce de rouleau ſemblable à ceux dont nous faiſons encore uſage en Agriculture, pour paſſer ſur les prairies, & que dans nos jardins d'ornemens on emploie pour les gazons.

Derrière le plus grand des deux vaſes on remarque encore un grand anneau ou cerceau appuyé contre un pilaſtre. Il ne ſeroit pas aiſé d'indiquer quel étoit ſon uſage, & l'on ne conçoit pas quelle eſt ſa liaiſon avec les vaſes & le rouleau qu'il accompagne. Peut-être le Peintre aura-t-il voulu, par cet aſſemblage, déſigner les ſacrifices qu'annonceroient les vaſes, les travaux dont le rouleau ſeroit l'emblême, & les jeux dont on trouveroit le ſymbole dans le cerceau.

PLANCHE V.

SUR cette Peinture, dont le fond est blanc, s'élève, du sein d'une fabrique, un arbre près d'un Autel, contre lequel un bâton est appuyé. Entre l'arbre & un autre petit Autel ou pi'astre, contre lequel sont posées deux baguettes, on voit sur un piédestal un grand vase couleur de cuivre, surmonté d'ornement, couleur d'argent.

Si l'on se permettoit quelques conjectures, tant sur les vases de cette Peinture, que sur les précédentes & celles qui suivent, ne pourroit-on pas croire que les Artistes qui les ont peintes, ont voulu rappeller à l'imagination les prix qui se distribuoient aux jeux.

Ces prix se plaçoient sur des lieux élevés, comme on a eu oin de les mettre sur ces Peintures. Les baguettes que l'on remarque, pourroient désigner celles que l'on donnoit aux Maîtres & aux Juges des jeux. On les appelloit ῥαβδοῦχοι, ῥαβδοφόροι. C'étoit à eux à veiller, pour que, dans les jeux, out se fit avec ordre, & à réprimer le tumulte que quelques personnes auroient pu causer.

Cet usage de faire porter par les Modérateurs des jeux, des aguettes, des verges ou des menus bâtons, ne doit pas nous paroître surprenant, à nous qui voyons le bâton guider nos Musiciens, & servir d'ornement aux Modérateurs des chœurs dans nos Temples.

PLANCHE VI.

DANS cette Peinture, trouvée dans les excavations de *Gragnano*, je vois une espèce de pilastre mince élevé, placé

Pl. 5.



Tom. VIII.



placé ſur une baſe aſſez haute. A ce pilaſtre ſont ſuſpendus une couronne de feuillage, une bandelette, une baguette & un long dard.

Tout près eſt une conſtruction baſſe, ſur laquelle ſont divers petits objets qu'on ne ſauroit ſpécifier.

Vient enſuite un grand vaſe qui n'a qu'une anſe, & qui eſt de couleur d'argent. Il eſt accompagné d'une couronne de feuilles, d'un long rameau de palmier & de bandelettes.

Plus loin, appuyé contre une ſorte de baſe, ſe voit un grand cercle de métal, dans lequel ſont paſſés trois anneaux.

PLANCHE VII.

Ce Tableau offre un grand vaſe rond, de couleur de cuivre, ayant le col étroit. Il a deux anſes de forme différente. Du haut du col de ce vaſe tombe une bandelette qui eſt ſuſpendue vers le milieu. Il eſt orné d'une couronne de feuillage, & la baſe, qui le porte, a pluſieurs ornemens.

Près de ce premier vaſe ſe trouve un autre vaiſſeau fort évaſé, décoré d'une couronne, & contre lequel eſt appuyée une branche de palmier, de laquelle pend une bandelette en feſton. Ce ſecond vaſe ſe trouve entre un pilaſtre & une fabrique plus baſſe qui le ſépare du premier.

Quiconque a lu le cinquième livre de l'Enéide, croit reconnoître en cette Peinture & la précédente, quelques-uns des prix que le Poëte de Mantoue décrit, & qu'il dit avoir été diſtribués par Enée.

La palme accompagne merveilleuſement ces vaſes, recompenſes des Vainqueurs, ainſi que les couronnes qui les décorent, & que l'on voit, dans *Pauſanias*, être, pour l'ordinaire, le

ſymbole de la victoire, & varier ſuivant les genres de combats qui les font mériter.

Un des objets les plus intéreſſans de ce Tableau, eſt, ſans doute, le cerceau revêtu d'anneaux. Ce ſeul inſtrument indiqueroit, ce nous ſemble, qu'il s'agit ici de prix remportés à des jeux. Cet inſtrument nous paroît être celui que, d'après les Grecs qui le nommoient Τρόχος, les Latins appellèrent *Trochus*.

Oribaſe VI. 26, qui a donné la deſcription de ce *Trochus*, dit qu'on frappoit ce cerceau en travers avec une branche de fer, pour en tirer des ſons.

M. de la Borde, dans ſon traité ſur la Muſique, T. 1, a réuni, dans une agréable compoſition, les différens inſtrumens tirés des Peintures d'Herculanum. On y retrouve ce *Trochus* Nº. 1, & il le déſigne par le nom de *Tambourin*.

Il y avoit différentes eſpèces de *Trochus*. Sans parler du *Sabot* qui a porté ce nom, ainſi que celui de *Turbot* qu'il a dans Virgile, les Anciens connoiſſoient le *Trochus* fixé par un pivot placé au centre. On le frappoit, & celui qui lui avoit communiqué le mouvement le plus long, étoit victorieux. Ils avoient encore le *Trochus*, auquel répond notre jeu de cerceau, & que les enfans faiſoient mouvoir devant eux avec une courte baguette.

Martial, dans ſon Epigramme clxix du Liv. iv, parle encore d'un *Trochus*, dont il indique la forme & l'uſage par ces deux Vers :

Garrulus in laxo cur annulus orbe vagatur ?
Cedat ut argutis obvia turba *Trochis*.

Xénophon parle encore d'un cercle dont faiſoient uſage les Danſeuſes. On a vu en Italie un jeu qui conſiſtoit à faire rouler, à qui mieux mieux, un cerceau d'airain, à qui l'on





tâchoit de faire éviter toute pierre ou toute autre obstacle qui auroit pu l'arrêter dans sa course. Les cercles ou cerceaux que nous avons fait remarquer dans les précédentes Peintures pourroient fort bien être de ce genre.

PLANCHE VIII.

CETTE Planche nous représente un Tableau fond blanc, où l'on voit une espèce de jatte de couleur de cuivre, contre laquelle est posée une branche de palmier. Près d'elle est un vase de couleur d'argent, dont les anses sont de formes différentes : à l'une des deux est suspendue une couronne, à l'autre pend une bandelette. Tout auprès sont deux pilastres, contre le premier desquels sont appuyés deux verges ou baguettes menues. Entre les deux vases est une espèce de base ou petit Autel ; & à l'opposé des deux pilastres, mais sur un plan plus reculé, se voit une pyramide placée sur une base assez haute.

Ce dernier accessoire confirme nos conjectures sur l'intention des Artistes qui ont peint ces vases. Dans les arènes où se célébroient les jeux, il y avoit ordinairement des pyramides. L'on en élevoit en mémoire de la célébration des jeux eux-mêmes. Des pyramides, & quelquefois des colonnes, indiquoient les tombeaux de ceux en honneur de qui les jeux étoient célébrés. Les premiers tombeaux étoient, il est vrai, de simples tertres de gazons ; mais ceux que l'homme, plus fastueux qu'au premier, commença à construire, furent des espèces de bornes en pierres, des espèces d'Autels, des colonnes, des pyramides, &c. Les Statues élevées aux Divinités & aux Héros, les Autels sacrés, les Temples eux-mêmes, ont, ponr la plupart, pris leur origine des tombeaux. Il est constant, en effet, que les premières Statues des Dieux n'etoient que des *Hermès* sans figures, des pierres rassemblées & quelquefois informes. Ainsi

les Habitans d'Ernèse, dans la haute Syrie ; avoient figuré le Dieu *Elazabale*, qui, n'étant autre chose que le soleil, pouvoit aisément protéger de son ombre le pieux Adorateur qui se plaçoit au pied de son informe image.

On sait quelles folies fit l'Empereur *Héliogabale*, à l'occasion du mariage de ce *Dieu Pierre* d'Ernèse avec la Statue de la Déesse de Cartage, qu'il ordonna lui-même, folies qui payées, comme par-tout ailleurs, par les Peuples, coûtèrent bien cher aux Sujets de l'Empire, dont il n'exempta aucun d'offrir son présent de nôces.

Le Bacchus στύλος devoit avoir la même forme que le Dieu dont nous venons de parler.

La fameuse Vénus de Paphos n'étoit qu'un simple *cône*, suivant *Tacite*, qui en parle au II[e] Livre de son Histoire ; & selon *Maxime* de *Tyr*, cette Statue n'étoit qu'une espèce de pyramide blanche.

PLANCHE IX.

VOICI un Tableau très-peu endommagé, qui nous offre encore un sujet de même genre que ceux des Peintures précédentes.

Sur celle-ci on voit un grand vase de marbre du milieu duquel s'élève un jet d'eau. Cette espèce de fontaine est portée par un piédestal délicat, & posée sur une base peu élevée. A ce vase est suspendue une couronne, à laquelle pend une bandelette. Dans le lointain, derrière ce vase, étoit une pyramide dont on ne voit plus que les restes. Au milieu de la composition est placé un arbre garni de son feuillage portant des bandelettes suspendues à ses branches ; & près de lui se remarque un petit monument, qui rappelle l'idée d'un tombeau.



Pl. 10.



Tom. VIII.

PLANCHE X.

ON voit dans cette peinture un trépied de couleur de cuivre. Il eſt ſurmonté d'une couronne ; & à deux de ſes côtés on a poſé deux verges ou menus bâtons. Près de ce trépied eſt une eſpèce d'Autel, & à côté de cet Autel eſt un vaſe de couleur d'argent, poſé ſur une baſe un peu élevée. Ce vaſe, monté ſur un pied mince, a le col fort étoit, juſqu'au-deſſus duquel une anſe ſeule ſe recourbe en montant. Sur ſon ventre eſt appuyée une branche de palme ; & il a une couronne de feuillage ſuſpendue après lui. Derrière eſt un pilaſtre qui s'élève quarrément, & qui eſt poſé ſur une eſpèce de table de pierre que la dent du tems n'a pas ménagée. Quelqu'oppoſées que ces compoſitions paroiſſent être à nos conjectures ſur le but des Peintres, auxquels nous devons les images des vaſes, dont nous venons de parler, elles nous ſemblent, après un peu de réflexion, devoir les confirmer.

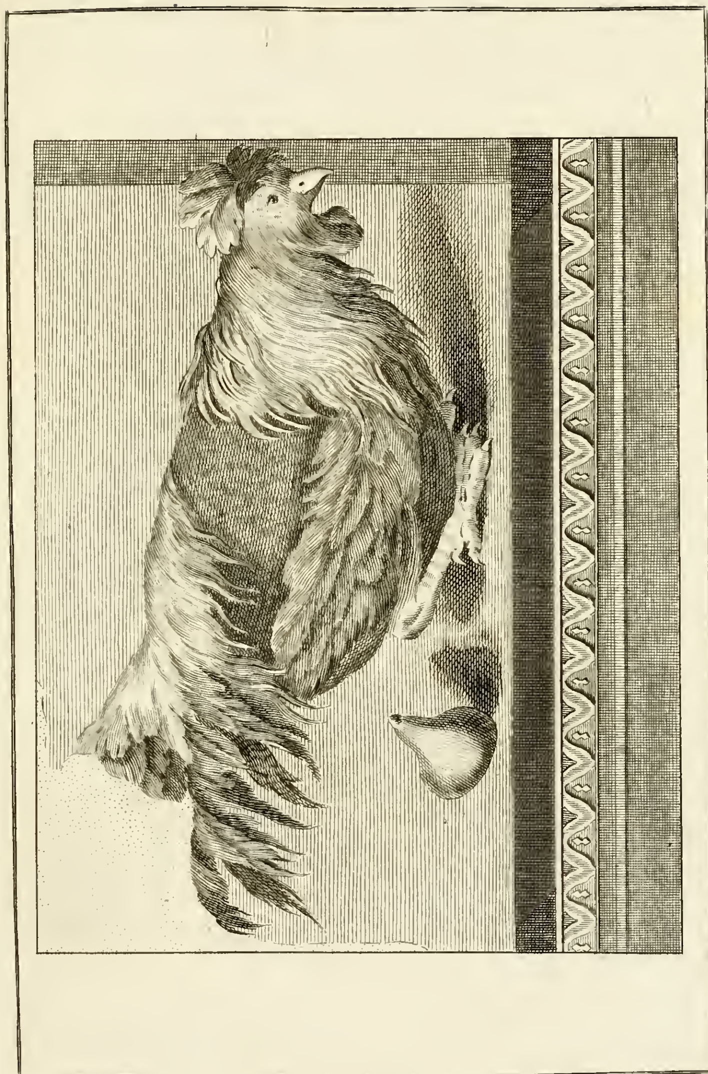
En effet, il eſt certain que chez les Anciens, après leurs exercices & leurs combats, les Athlètes avoient coutume de ſe laver ; & c'étoit pour cela que, près de tous les Gymnaſes, étoient des lieux diſpoſés pour cet uſage. Peut-être l'Auteur de ce Tableau aura-t-il voulu, par l'eſpèce de fontaine de la Planche précédente, indiquer cette coutume. Il eſt même vraiſemblable qu'il a combiné enſemble ſes deux compoſitions ; car, outre que le trépied paroît déſigner les prix des jeux, puiſque *Virgile*, *Horace* & d'autres Ecrivains mettent les trépieds au rang des prix ; le vaſe qui l'accompagne pourroit fort bien encore indiquer l'uſage que l'on en devoit faire pour avoir de l'eau chaude que l'on pût mêler à la froide, afin de tempérer le bain.

PLANCHE XI.

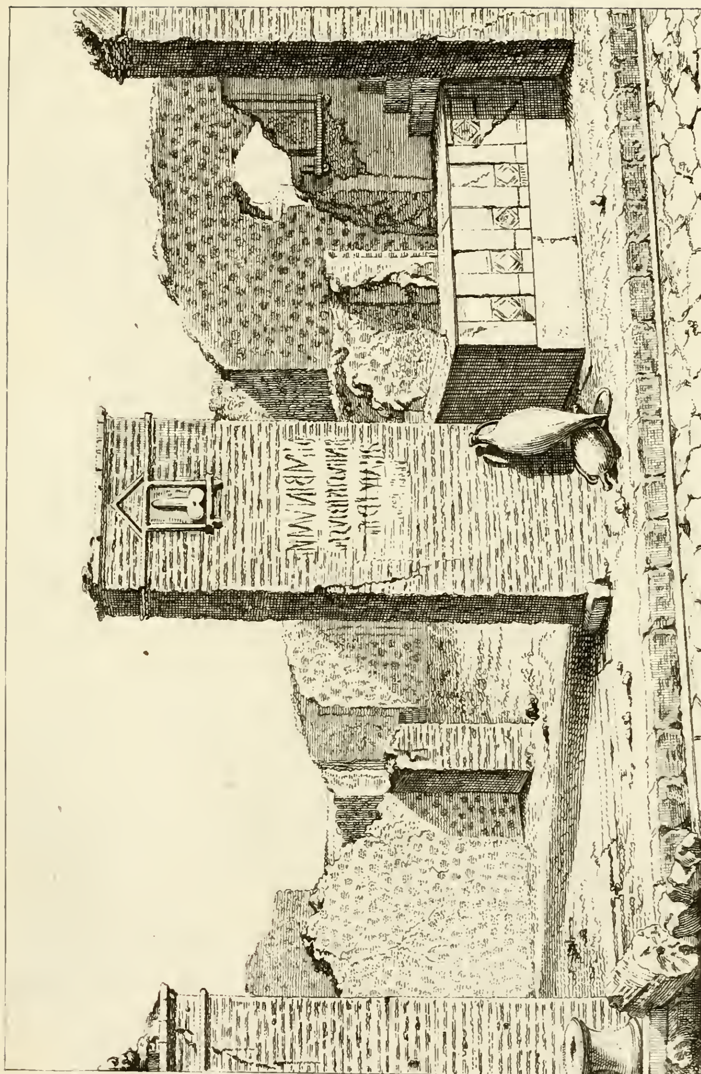
NOUS ne devons pas être surpris si nous retrouvons souvent dans les Peintures antiques, des images de coqs. Les Anciens aimoient à mettre sous les yeux des hommes l'animal qu'ils regardoient tout-à-la-fois comme le symbole de la vigilance & du courage, comme l'emblême des jalouses fureurs de l'amour, & comme l'attribut de Minerve.

Le coq de notre Peinture n'est pas dans cette attitude fière que l'on aime à lui voir, & que les Poëtes se sont si souvent plû à peindre dans leurs Vers. Il annonceroit plutôt une défaite qu'il viendroit d'éprouver. Rien de plus commun que les disputes & les combats parmi les coqs. La moindre jalousie les fait naître, & les coqs sont les plus jaloux de tous les animaux. Ce sont des Sultans impérieux, qui veulent exclusivement dominer sur un nombreux sérail ; & il ne leur manque qu'une raison, comme la nôtre, corrompue par le despotisme, pour mutiler, comme les Souverains barbares de l'Asie, tous ceux de leurs semblables qu'ils pourroient craindre d'avoir pour rivaux.

Nous ne répéterons pas ici ce qui s'est déjà dit dans cet Ouvrage, T. II, pag. 161, sur l'adresse avec laquelle Themistocle ranima le courage de ses soldats dans une guerre contre les Perses, par l'exemple des coqs qui ne combattent ni pour la liberté, ni pour la gloire, mais uniquement pour vaincre. Nous ne rappellerons pas non plus que cette harangue valut aux Athéniens la victoire, & que pour en perpétuer à jamais le souvenir, on avoit institué à Athènes une fête solemnelle où se donnoient des combats de coqs, auxquels devoit assister toute la jeunesse. Nous renverrons simplement nos Lecteurs à ce que disent de ces animaux, *Pline*, Livre X de son Histoire Na-



Pl. 12



Tom.VIII.

turelle, Chap. XXI, Buffon, T. II des oiſeaux, pag. 71; & MM. le *Blond* & *de Lachaux*, Tome premier des pierres gravées d'Orléans, pag. 171.

PLANCHE XII.

Le Tableau que nous offrons à nos Lecteurs, eſt ſans explication dans l'Ouvrage original Italien d'*Herculanum*. Nous ſerons donc forcés à nous livrer à quelques conjectures. A la première inſpection de cette compoſition, on pourroit croire que c'eſt la vue de quelques tombeaux. Les urnes lacrymatoires poſées au bas du large pilaſtre qui eſt au milieu, ſemblent fixer cette idée. Cependant l'imagination, d'un autre côté, s'éloigne de cette penſée, à raiſon de la figure placée, comme dans un Tableau, en niche au même pilaſtre. Si l'inſcription qui ſe trouve au-deſſous, nous eût été conſervée liſible par les Savans qui ont publié l'Ouvrage original que nous reproduiſons, nous y euſſions vraiſemblablement puiſé quelques lumières pour l'explication de ce Tableau. On pourroit néanmoins, malgré ce contraſte de la vie & de la mort, concilier ces idées qui paroiſſent ſi oppoſées. En effet, parmi les Anciens, le uns croyoient au ſyſtême qui faiſoit paſſer les ames dans les nouveaux corps, & leur faiſoit recommencer, pour ainſi dire, une nouvelle vie; les autres, inſtruits des principes phyſiques de la nature, croyoient à une régénération des corps eux-mêmes, qu'ils ne regardoient que comme changeans de forme par la mort; & conſéquemment comme l'emblême de la génération & de la vie étoit ordinairement chez eux repréſenté ſous le ſymbole que porte ce pilaſtre, il ne ſeroit pas étonnant qu'on l'eût placé au milieu des tombeaux.

Peut-être cette compoſition offre-t-elle des débris de bains

où l'emblême visible, qui nous occupe, seroit encore plus naturellement placé, puisque des bains salutaires peuvent être utiles à la génération.

Ce que l'on pourroit dire sur la construction des murs & des pilastres, c'est que ceux-ci sont bâtis en briques, & ceux-là en moëlons de lave, dont le crépi, qui les enduisoit, est tombé. On a beaucoup bâti de cette manière dans les pays à volcans. Et lorsque le crépi des murs, ainsi construits, tomboit, on voyoit les taches noirâtres que faisoient les moëllons de lave. M. *Houel*, dans son savant Ouvrage du voyage de la Grèce, a parlé de ce genre de construction.

PLANCHE XIII.

CETTE Planche représente une Divinité Egyptienne, représentée sous la forme d'une femme qui tient sur ses genoux un enfant que les Egyptiens appelloient *Orus*. Sans doute on trouvera beaucoup de ces petites idoles à *Herculanum*, où le culte Egyptien étoit fort en usage.

Il est constant que les figures d'Isis sont très-communes parmi les Antiquités. *Montfaucon* en rapporte beaucoup où cette Déesse porte *Orus*; & il n'y a pas de doute, quoiqu'on ne voye point sur la tête de celle dont nous parlons, le fruit du Perséa, que cette Divinité ne soit Isis.

Isis fut autrefois confondue avec la Lune, Cérès, Cybèle & Junon. Elle paroissoit, aux yeux des Anciens, le symbole de l'universalité de la nature. Nous avons cité, dans le premier Volume du Muséum de Florence, l'inscription qu'*Arrius Babinus* fit graver en son honneur, & que l'on trouva à Capoue.

Capoue. Cette Inſcription qu'a rapportée *Gruter*, étoit conçue en ces termes :

TE TIBI
VNA QVAE
ES OMNIA
DEA ISIS
ARRIUS BA
BINUS. V. C.

Plutarque rapporte une autre Inſcription qui ſe voyoit à Saïs, dans laquelle on fait dire à cette Déeſſe : *Je ſuis ce qui a été, ce qui eſt, & ce qui ſera : & nul mortel n'a levé mon voile*. Inſcription qui, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs, indique bien le ſyſtême des Matérialiſtes, qui étoit le plus ſuivi.

Apulée fait encore ainſi parler *Iſis* : « Me voici ; moi la nature mère de toutes choſes, maitreſſe des élémens : en moi » les ſiècles trouvent leurs ſources : je ſuis la Souveraine des » Divinités, la Reine des Mânes, la première des Natures » Céleſtes, la face uniforme des Dieux & des Déeſſes : c'eſt » moi qui, d'un clin d'œil & à mon gré, gouverne les mou- » vemens des corps lumineux au haut du Ciel, qui commande » aux vents ſalutaires des mers, qui ordonne le ſilence lugubre » des enfers ; je ne ſuis qu'une ſeule Divinité repréſentée ſous » mille formes, honorée de mille cultes, déſignée par mille » noms. Les Phrygiens m'appellent la Peſſiſcontienne, mère » des Dieux ; Minerve Eccropienne eſt le nom que me don- » nent les Athéniens ; ceux de Cypre me nomment Vénus » Paphienne ; ceux de Crète, Diane Dictinne ; les Sicyliens, » qui parlent trois langues, Proſerpine Stygienne ; les Habi- » tans d'Eleuſis, l'ancienne Déeſſe Cérès ; d'autres, Junon

» d'autres, Belloune ; quelques-uns, Hécate ; il y en a qui
» m'appellent Rhamnusia ; les Ethiopiens, qui reçoivent les
» rayons du soleil naissant, les Ariens & les Egyptiens, ins-
» truits de l'ancienne Doctrine, m'honorent avec des céré-
» monies qui me sont propres, & m'appellent, de mon nom
» véritable, la Reine Isis.

Quand on veut s'arrêter sur l'origine d'Isis, & se former un ensemble de son Histoire, on est arrêté par l'épaisseur des ténèbres qui couvrent cette Divinité.

Les Auteurs varient sans cesse, en parlant d'elle. *Diodore de Sicile* & *Martianus Capella*, disent qu'Osiris étoit le mari d'Isis. *Plutarque* la dit & la sœur & l'épouse de ce Dieu, comme Junon étoit à-la-fois à Jupiter, *& soror & conjux*, suivant le langage de *Virgile*. *Lactance* & *Minutius Felix*, lui donnent, sur Osiris, les droits de la maternité ; mais *Eusebe*, qui enchérit sur tous ces Ecrivains, prétend qu'Osiris étoit à-la fois mari, frère & fils de la Divinité qui nous occupent.

Les Mythologues les plus écoutés regardent Isis comme n'étant absolument qu'Io, fille d'Inachus, Roi d'Argos. Voici comme nous racontons son Histoire, Tome premier du *Museum de Florence*.

« Io, fille d'Inachus, devint l'objet de la jalousie de Junon,
» quand elle apprit que son époux Jupiter lui avoit prodigué
» ses caresses sous le voile d'un nuage. Le Dieu, son Amant,
» aussi-tôt la métamorphosa en vache blanche ; Junon l'ayant
» vue, la lui demanda ; elle l'obtint, la confia à *Argus*. Mer-
» cure la délivra de sa captivité ; mais Junon s'en vengea
» d'une manière cruelle. Io entra en fureur, traversa plusieurs
» mers, parvint enfin en Egypte, où reprenant son ancienne
» forme, suivant Apollodore, elle mit au jour le fruit de ses



» infortunés amours. On dit qu'elle fut mise ensuite au rang
» des Dieux ».

Par qui fut-elle ainsi divinisée? Cette question est encore irrésolue. Il est des Ecrivains qui prétendent qu'à son arrivée en Egypte elle accoucha d'Epaphus qu'elle avoit de Jupiter; qu'Epaphus fut le premier Roi des Egyptiens, & fonda Memphis, & força ses Sujets à honorer sa mère comme une Divinité.

Le culte d'Isis prit naissance en Egypte. Répandu d'abord dans tout ce pays, il passa ensuite dans la Grèce & dans l'Italie. L'Italie le communiqua à la Germanie & à plusieurs autres Nations, sur-tout aux Gaules où nous en retrouvons mille vestiges.

Les différens pays, qui adoptèrent le culte d'Isis, représentèrent cette Divinité, de manière à faire distinguer le sol où l'on avoit fait la figure.

Montfaucon dit qu'elles furent habillées à la Grecque & à la Romaine. Il en cite une faite par les Romains, & qui est accompagnée des Aigles Romaines.

L'Isis que nous avons sous les yeux, n'est pas aussi brute que celles qui sont nées sous le ciseau de l'Egypte.

Orus, que l'*Isis* de notre Planche porte sur ses genoux, se trouve sur la plupart des anciens monumens, dans la même attitude. Elle varie cependant quelquefois, témoin le dessin que M. *Péirèsc* a conservé, & qui est dans le riche dépôt de la Bibliothèque de St-Victor à Paris. Orus, sur ce dessin, est debout entre Osiris & Isis qui se donnent la main.

Cet *Orus* est regardé comme le fils d'Isis, confondu souvent avec Harpocrate, & considéré comme emblême du soleil, ainsi que son père, par une foule de Mythologues.

Nous n'entrerons point ici dans tous les détails de la vie prétendue de ce Dieu, mortel par nature, immortel par bienfait

de sa mère ; encore enfant, lorsque Typhon, son oncle, fait mourir son père ; vainqueur ensuite de Thyphon qu'il immole. Nous ne ferons pas remarquer que les Grecs, à raison de tous les secrets qu'avoit ce Dieu dans la médecine & la divination, le regardoient comme leur Appollon ; & nous nous contenterons de renvoyer aux ouvrages de Mythologie les plus connus, où l'on entre dans les plus grands détails sur ces Divinités, tels que noël Lecomte, Bannier, &c.

PLANCHES XIV & XV.

LES deux Planches que nous avons fait suivre, Isis allaitant Orus, offrent, sous deux aspects, une Isis accroupie. Elle est reconnoissable à sa coëffure & aux petites nattes qui sont au bas de son menton. Ou retrouve de ces petites nattes au menton d'Isis sur plusieurs monumens antiques, & entr'autres sur l'un de ceux que cite Montfaucon, Pl. cxij, N°. 3, du Tom. IV de l'*Antiquité expliquée.*

PLANCHE XVI.

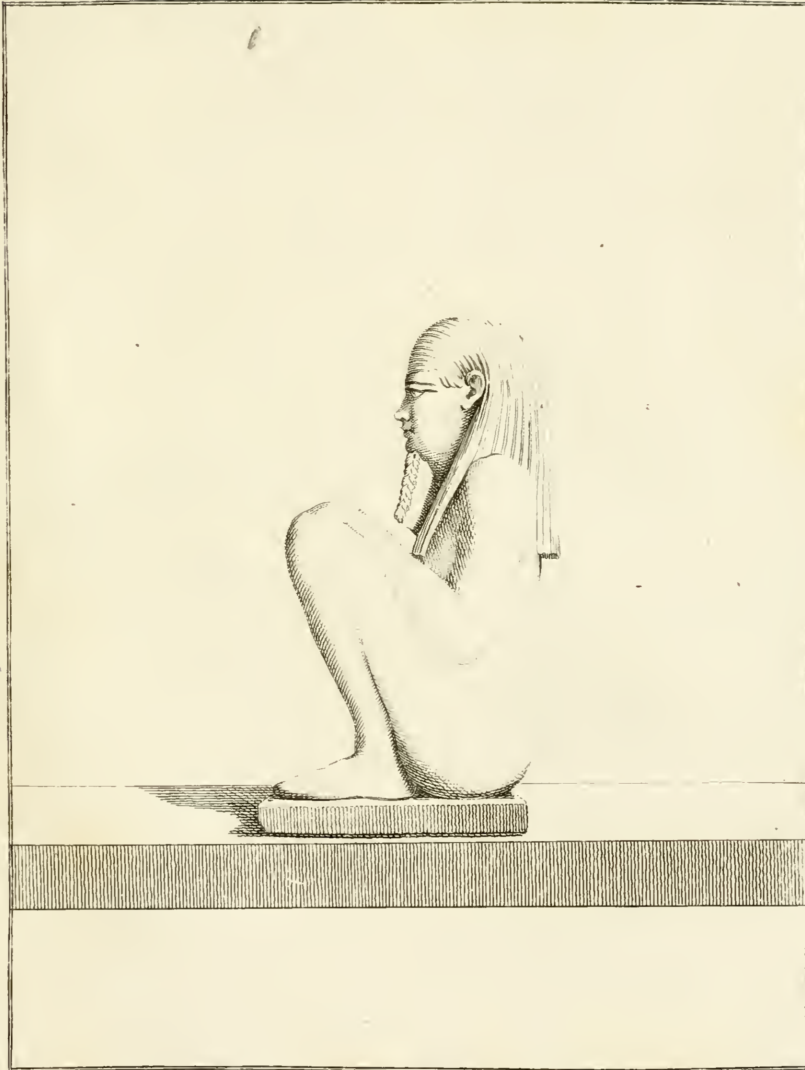
APIS, OU MNÉVIS.

LES Egyptiens, outre leurs Grands Dieux, adoroient encore plusieurs espèces d'animaux, auxquels ils rendoient un culte public autorisé par les Loix du Pays. Les Bœufs Apis & Mnévis, le Crocodile, le Chat, le Bouc, le Chien, le Lion, l'Ichneumon, l'Epervier, &c. recevoient leurs hommages.

Cette vile idolâtrie ne leur est pas seulement reprochée par les Poëtes de tous les Pays, mais par les plus graves & les plus judicieux Historiens.

Au premier coup-d'œil, on ne conçoit pas comment un





Peuple chez lequel les Sages de tous les Pays venoient prendre de nouvelles lumières, & perfectionner leur sagesse, pouvoit s'avilir jusqu'au culte inconcevable des animaux immondes ; mais ce contraste trop frappant, doit nous porter à chercher les causes de cette idolâtrie ; &, pour peu que nous y réfléchissions, pour peu que nous parcourions les Ouvrages des Ecrivains les plus éclairés, qui ont voulu se rendre raison de cette opposition apparente de lumières & de ténèbres répandues sur les esprits des Egyptiens, nous nous convainquerons aisément que leur superstition à l'égard des animaux, & que leur aveuglement sur cet article, ne nous doivent pas les rendre aussi méprisables qu'ils le paroissent.

Hérodote, Diodore de Sicile, Ciceron, croient que l'utilité qu'on retiroit en Egygte des animaux que l'on y adoroit, étoit la première cause de ce culte ; & ils citent, pour motiver leur croyance, l'exemple de l'*Ibis* que l'on n'adoroit que parce qu'il détruisoit les serpens, qui, venant d'Arabie, fondoient sur l'Egypte, où, sans le secours de cet Oiseau, ils auroient commis des ravages infinis.

Que ne peut-on pas ajouter encore, pour prouver que le culte des Egyptiens à l'égard des animaux, n'étoit que relatif? S'ils rendoient un hommage au Bœuf, c'est que, pour eux, il étoit l'emblême d'Osiris & d'Isis, qui, à leurs yeux, étoient le Soleil & la Lune. Sous l'image du Bouc, ils honoroient Pan ou la fécondité de la nature. Quand on examine le choix de l'animal qui recevoit, en apparence, leurs vœux & l'emblême du Dieu à qui cet animal étoit consacré, l'on ne peut plus douter douter de cette relation de culte. Ainsi les Egyptiens consacrèrent le Chien au plus vigilant de tous les Dieux, à Mercure, & delà vint l'*Anubis*.

Plutarque avoit parfaitement saisi ce moyen d'excuser les Egyptiens, d'avoir choisi des animanx pour représenter les

Dieux ; &, au-lieu de l'exemple du chien, que nous avons apporté, il donne celui de Crocodile. « Le Crocodile, nous » dit-il, n'ayant point de langue, eſt conſidéré comme le ſym- » bole de la Divinité, qui, ſans préférer une ſeule parole, » imprime les Loix de l'équité & de la ſageſſe dans le ſilence » de nos cœurs ». A cette excellente raiſon confirmée par *Plutarque*, l'Abbé *Bannier* en ajoute trois autres.

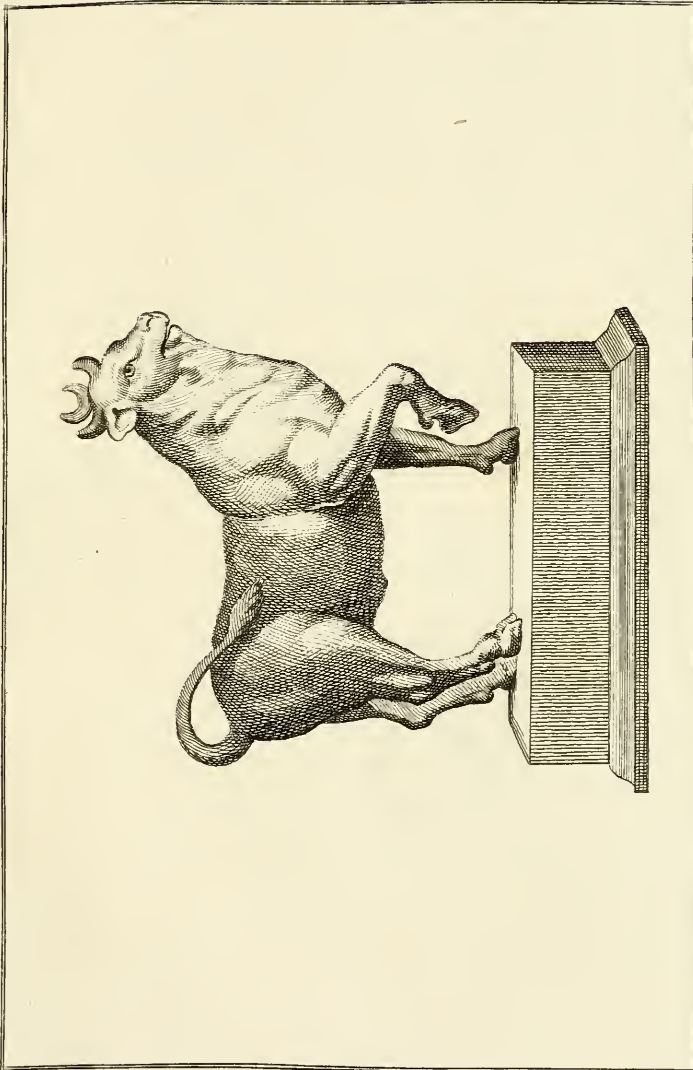
D'après Lucius, il regarde les animaux, adorés en Egypte, comme autant de ſignes ſubſtitués à la place des aſtres qui furent les premières Divinités du monde idolâtre ; & voilà ſon premier motif, pour conclure que le culte des Egyptiens envers les animaux, n'étoit que relatif.

Il tire de l'Hiſtoire ancienne d'Egypte la ſeconde raiſon qu'il annonce. Les Dieux, ſuivant la Tradition Egyptienne, pour échapper à Typhon, s'étant voilés ſous les figures des différens animaux, rien n'étoit plus propre à fonder le culte relatif des Egyptiens, qui, par un hommage allégorique, honoroient le paſſage myſtérieux des Dieux dans le corps des animaux.

La troiſième raiſon que nous offre le même Auteur, c'eſt la doctrine de la métempſycoſe, de la circulation éternelle des ames dans différens corps, doctrine que Pithagore paſſoit en Grèce pour avoir imaginée, mais qu'il avoit puiſée réellement chez les Egyptiens, comme le dit *Hérodote ;* doctrine enfin qui conduiſoit aſſez naturellement au culte des animaux que l'on pouvoit regarder comme les domiciles non-ſeulement des plus grands hommes, mais des Dieux eux-mêmes.

MAIS en voilà bien aſſez ſur le culte des animaux en général chez les Egyptiens ; occupons-nous de la figure qui nous a conduits à en parler.

Cette figure repréſente *Apis*, l'un des Dieux les plus fameux d'Egypte. Ce n'étoit point une Idole, c'étoit un Taureau



véritable que les Egyptiens cherchoient & reconnoiſſoient à certaines marques, & que, pour lui donner une plus brillante origine, ils prétendoient nés d'une Vache qui avoit conçu de la foudre.

Les ſignes auxquels les Prêtres devoient reconnoître Apis, étoient certains ; mais les anciens Auteurs ne ſont pas d'accord entr'eux, en nous les indiquant. Les marques d'Apis, ſuivant *Hérodote*, étoient d'être noir, d'avoir ſur le front un quarré de couleur blanche ; ſur le derrière, la figure d'un Aigle ; ſur la langue, un Eſcarbot, & les poils de la queue doubles. *Elias* lui donne juſqu'à 29 figures. *Strabon* le peint noir avec une marque blanche ſur le front, & marqueté ailleurs de diverſes couleurs ; ce qui s'accorde avec *Lucius*, qui le dit bigarré. *Pline* lui donne au côté droit une marque blanche en forme de croiſſant ; & ſous la langue, un nœud qu'on appelloit *cautharus* ou Eſcarbot. *Pomponius Mela* le prétend noir, & ne différent des autres Bœufs que par la queue & la langue. Quelques Auteurs enfin diſent qu'il avoit pour ſigne un croiſſant.

Apis étoit regardé comme le domicile de l'ame divine d'Oſiris ; & le culte qu'on lui rendoit, étoit des plus ſolemnels. Les Prêtres qui l'initioient aux myſtères, après l'avoir trouvé, étoient au nombre de cent ; & celui qui le conſacroit, avoit la tête ornée d'un diadème.

Ce Dieu-Bœuf, ſi honoré, ne devoit vivre qu'un tems preſcrit ; & à cette époque, les Prêtres le noyoient dans une grande fontaine. Le deuil de la Nation ſuivoit cette mort ; les funerailles du Dieu étoient magnifiques : & la recherche d'un ſucceſſeur, qui ſembloit ſi difficile à faire, n'étoit jamais très-longue, tant les précautions des Prêtres étoient ſoigneuſement priſes.

Outre le Taureau Apis, honoré par les habitans de Memphis,

l'on honoroit encore *Onuphis*, *Bacis & Mnèvis*; qui peut-être n'étoient que le même animal adoré sous différens noms.

Le Catalogue de pierres gravées de *Stoch*, N°. 71, annonce une pierre sur laquelle est un Apis qui, comme le nôtre, a le croissant sur la tête.

PLANCHE XVII.

DIEU LARE.

UNE espèce de petite Figure bizarre, à longues oreilles, à la mine rebutante, nous représente un de ces Dieux que les Anciens appelloient Lares, auxquels ils donnoient les formes les plus grotesques.

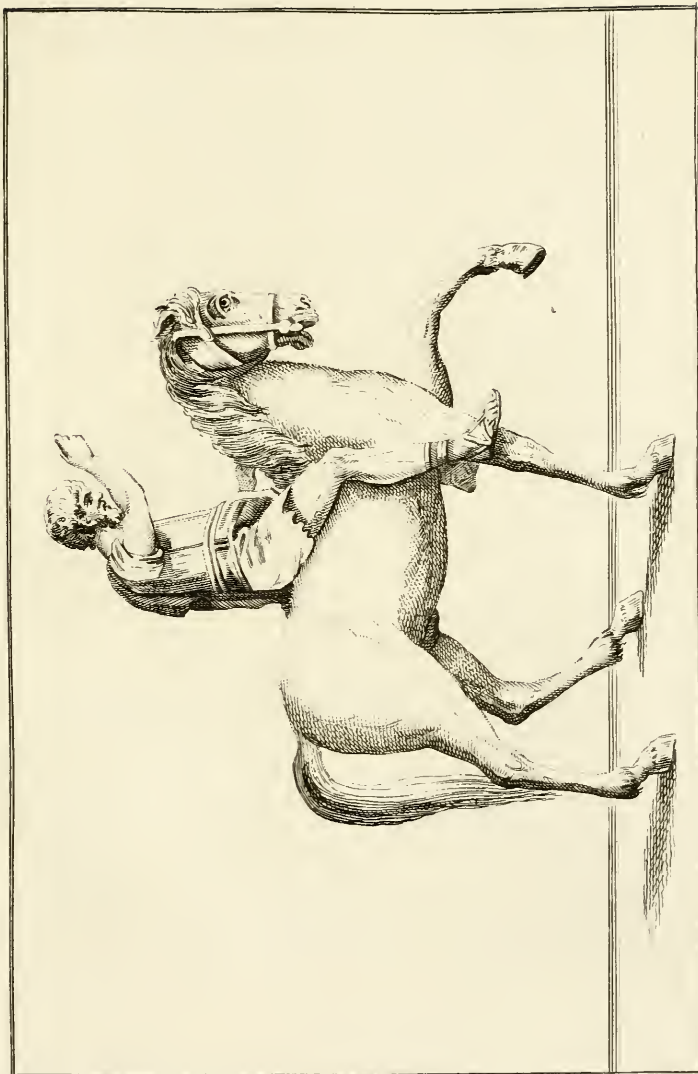
Suivant *Ovide*, les Lares avoient une généalogie, & il les dit fils de *Mercure* & de *Lara*. Voici, en peu de mots, l'histoire de leur naissance.

Lara, fille d'*Almon*, trop indiscrette, fait confidence à la jalouse Junon des avantures galantes de Jupiter. Le Dieu, qui dirige la foudre, n'en voulut point faire usage contre cette femme, il lui coupa seulement la langue, & donna l'ordre à Mercure de la conduire aux enfers. Lara ne pouvoit plus parler, Lara n'en étoit pas moins belle ; le trajet jusqu'à l'Empire de Pluton, étoit long ; en causant, les deux Voyageurs ne pouvoient le raccourcir. Les yeux de la belle Lara parloient pour elle ; ses charmes rendoient plus éloquens leur langage ; Mercure s'émeut, communique son émotion ; Lara n'est pas insensible, le plaisir pouvoit adoucir ses maux : Lara cède à sa voix, & de son union avec son Conducteur Céleste, naquirent deux jumeaux, qui, par une destinée naturelle, devinrent les Gardiens fidèles des routes & des chemins.

Souvent à cause de leur fidélité, l'on représenta ces Dieux sous



Pl. 18



Tom.VIII.

ſous l'emblême du plus vigilant des animaux, du chien qui ordinairement fait les fonctions que les Anciens attribuoient aux Lares.

Les Vaiſſeaux, les Bâtimens publics, les Carrefours, étoient ſous la protection de ces Divinités ; & , ſuivant la diverſité de ces lieux, on diverſifioit auſſi l'épithete qui les diſtinguoient. Ainſi l'on reconnoiſſoit des Lares ſous le nom de *Marini*, de *Publici*, de *Familiares*, de *Viales*, de *Compitales*, &c.

Si l'on s'en rapporte au témoignage de ſaint Jérôme, c'étoit derrière les portes que l'on plaçoit les Statues de ces Dieux ; & cette place étoit une ſuite de l'opinion où l'on étoit qu'ils éloignoient tout ce qui pouvoit nuire ; & ſur-tout les Génies malfaiſans.

On les honoroit par des libations fréquentes, quelquefois par des ſacrifices ; on leur offroit des fleurs, des guirlandes & des fruits ; mais par un retour dont on n'a pas trouvé les ſeuls exemples chez les Idolâtres, on les jettoit par la fenêtre, on les frappoit, on les traitoit avec ignominie, dans mille occaſions où la douleur de certains évènemens fâcheux qu'on leur reprochoit de n'avoir pas écarté, faiſoit perdre à leurs Adorateurs familiers le reſpect dû à des Etres Divins.

PLANCHES XVIII & XIX.

CES deux Planches repréſentent les Statues Equeſtres des Conſuls *Nonius Balbus*, père & fils. Elles ſont l'objet de la curioſité & de l'admiration de tous ceux qui vont viſiter les Antiquités de *Portici*. On les a placées ſur le veſtibule de l'eſcalier du Palais, & on les a enfermées dans de grands chaſſis de vitraux.

Ces Statues ſont de marbre, & leur proportion eſt le double de la nature. Il faut convenir qu'ayant été découvertes dans les remières fouilles faites à Herculanum, elles ont dû ſinguliè-

rement encourager ceux qui présidoient aux travaux, & le Souverain qui en faisoit les frais.

Sans être entièrement parfaites, elles sont assez belles, pour fixer l'attention des Amateurs de la Nature dans les productions de l'art. Les figures des hommes sont cependant plus précieuses que celles des chevaux.

Le tems & les laves volcaniques n'avoient pas respecté ces monumens respectables de l'Antiquité, & l'on a été forcé de restaurer la tête du père qui n'est pas antique, mais qui est singulièrement bien adaptée.

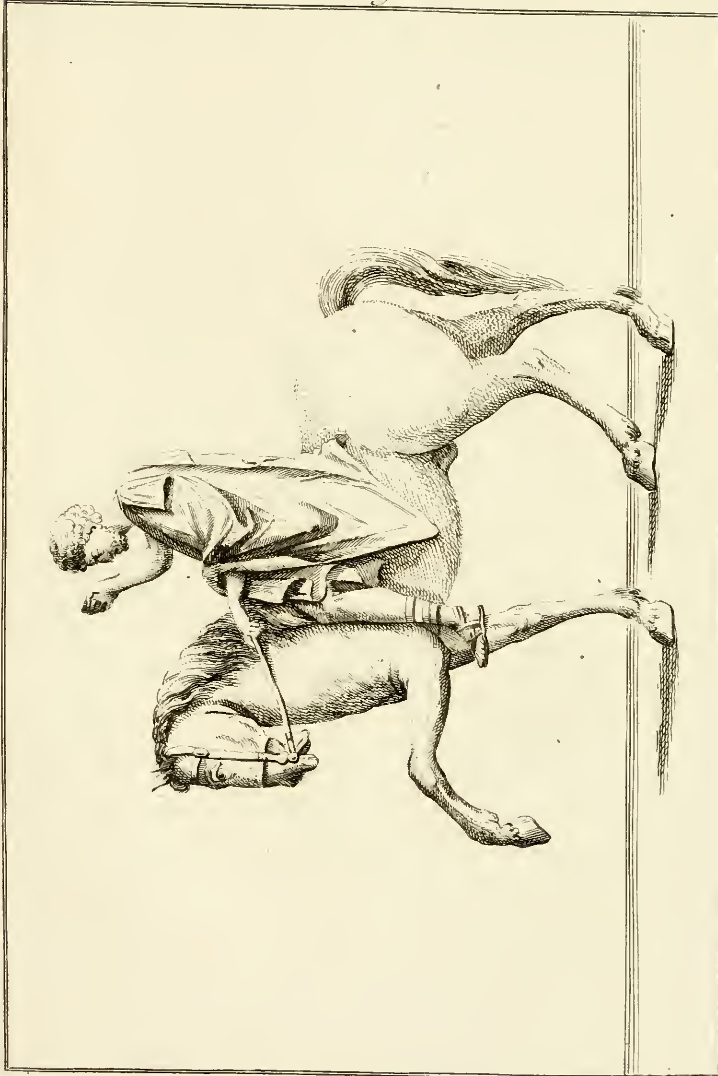
Nous ne répéterons pas ici tout ce qu'on lit dans le voyage de Naples sur ces Statues, & nous renverrons à l'ouvrage de *Dhancarville*, sur les VasesEtrusques, (1) pour qu'on y voye un rapproché très-bien fait par cet Ecrivain, du sort de l'ancienne *Cadix* & d'*Herculanum*, Villes auxquelles le Consul Balbus étoit fort cher, à la première desquelles il devoit la naissance, & dont il avoit embelli la seconde qu'il protégeoit.

PLANCHE XX.

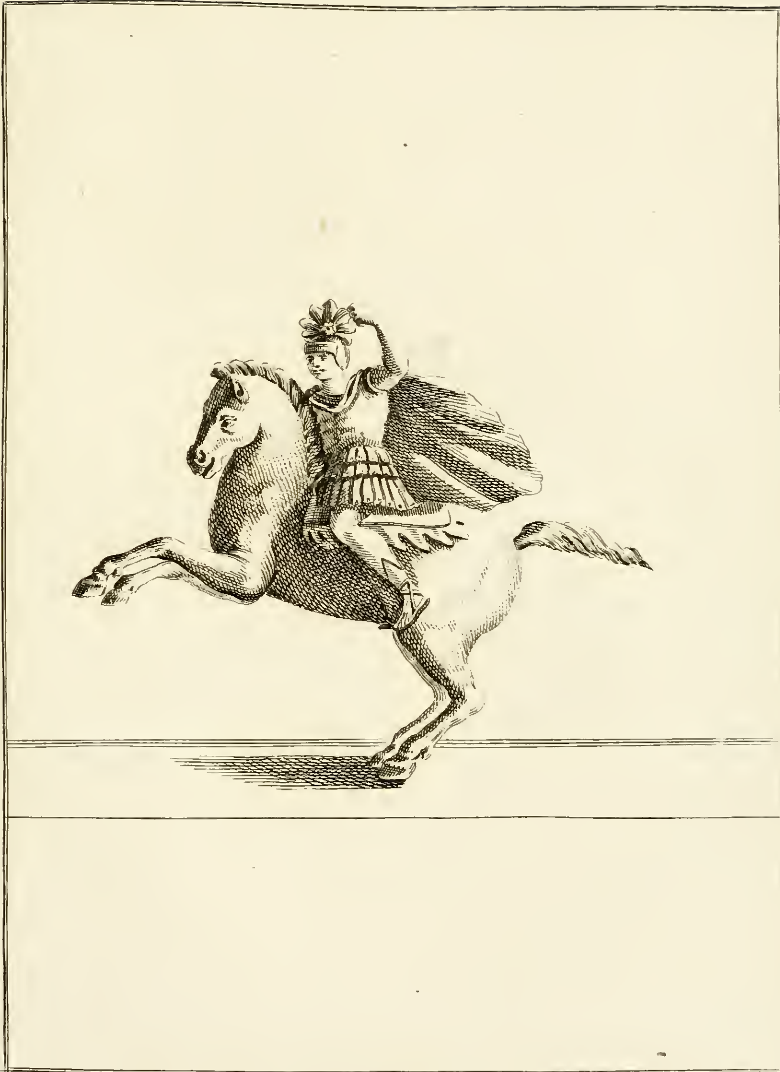
UN bas relief de bronze est représenté sur cette Planche. Il offre à nos regards un Guerrier à cheval, la tête couverte d'un casque surmonté d'une espèce de fleur épanouie; c'est vraisemblablement ce que J. Pollux I, 135, appelle λόφος ἰανθής. L'usage des jeunes Militaires chez les Anciens, étoit d'orner le cimier de leurs casques de divers panaches; & par cette raison, sans doute, Xenophon, au Liv. VI de la Cyropédie, en donne une couleur d'hyacinte à Pantée: & Silius Ital. appelle cet ornement l'honneur du casque. *Galeæ decus*.

On doit remarquer la cuirasse; le *Sagma* à trois rangs que l'on retrouve sur les Monumens Etrusques; les bottines, qui,

(1) Voyez les Antiquités Etrusques par David.



Pl. 20



Tom. VIII.



ſuivant Xenophon, devoient être de cuir, & ne faire qu'un avec les ſouliers, afin que les jambes & les pieds fuſſent en même tems armés & garantis.

Le vent enfle la clamide de ce Guerrier, & elle voltige d'autant plus facilement, qu'il eſt dans l'action de courir. Sur le dos du cheval eſt jettée une eſpèce de draperie dantelée, appellée *Stratum* ou *Sagma*, & ſur laquelle eſt aſſis le Cavalier; mais on ne voit aucune trace du mord & de la bride. Les Anciens connoiſſoient cependant cette partie du harnois d'un cheval dont *Pindare* attribue l'invention à Bellerophon, & que, ſuivant Pline & Hygia, l'on doit à *Pelethronius*. *Elien* prétend que le premier qui, dans l'Italie, mit un frein & des brides, s'appelloit *Mare*; mais n'auroit-on pas confondu le nom de cet homme & celui des chevaux eux-mêmes, qui, dans le langage Celtique, s'appelloient auſſi *Mare*, *Marea*, comme l'aſſure *Pauſanias*?

Notre Cavalier a la main élevée dans une attitude qui paroîtroit indiquer qu'on lui avoit fait tenir une arme. Cette arme qui a péri, victime du tems, pourroit auſſi nous porter à croire que la bride, que nous ne voyons plus, aura éprouvé le même ſort.

PLANCHE XXI.

VOICI encore un autre bas relief, trouvé, comme le précédent, le 15 Mai 1739, dans les fouilles de *Réſine*. C'eſt un jeune homme tout nud, à l'exceprion d'une ceinture qui lui entoure les reins, & d'un haut de chauſſe, dans le genre de ce que nous appellons maintenant pantalon, qui lui retombe ſur le pied que couvre un ſoulier. Ces culottes étoient communes à plus d'un peuple. Les Mèdes, au rapport de *Perſe* & de *Strabon*, les Parthes, ſuivant *Dion Chriſoſthome*, les Perſes, comme

l'apprend *Hérodote*, les Caldéens, comme le témoigne *saint Jérôme*, les Sarmates, selon *Pomponius Mela*, les Scytes, les Gètes, comme on le voit dans *Ovide*, les Belges, ainsi qu'on le peut voir dans *Strabon*, & généralement les Peuples du Nord, selon que le dit expressément *Hygin*, faisoient usage de ce vêtement. Nous ne rechercherons pas l'origine du nom de *Bracca* donné espèce de culotte, que plusieurs Ecrivains dérivent, suivant leur goût, les uns de l'Hébreu, les autres du Grec, & enfin du langage Celtique. Ce qu'il y a de certain sur cet objet, c'est que les Gaulois faisoient tellement usage de ce vêtement, que l'on donna à la Gaule le surnom de *Braccata*.

PLANCHE XXII.

Ce Cavalier fut trouvé avec celui dont nous venons de parler. Le cheval est sans bride & sans selle, & la figure qu'il porte; est celle d'un vieillard qui a sa barbe assez longue. Son vêtement est un habit court, qui lui couvre les reins jusqu'à la ceinture, & qui est posé sur un autre à manches, qui ne paroît pas plus long. Une grande culotte couvre le reste du corps jusqu'aux pieds qui sont aussi couverts d'une chaussure.

Strabon, en parlant des Belges, dit qu'ils nourrissoient leurs cheveux & leur barbe, & portoient un vêtement connu sous le nom de *Sagum*; au-lieu de tunique, il leur donne une espèce de veste ouverte, qui avoit des manches. La différence que l'on a remarqué entre le *Sagum* des Gaulois & celui des Romains, consistoit en ce que le Sagum Romain ne s'attachoit point par-dessus l'épaule, & que celui des Gaulois avoit cette ressemblance avec le *Peplum* des Grecs & la tunique des Romains.

C'est de ce *Sagum* Romain que Suétone parle en disant :

Distento Sago impositum in sublime jactare. Oth. 2.



C'est encore à ce vêtement que fait allusion Martial par ce Vers :

Ibis ab excusso missus in astra Sago. I. 4.

Nous ne devons pas être surpris si le Cavalier, dont nous examinons la figure, semble courir à toute vîtesse, sans fouet & sans bride, il est certain que plusieurs anciens Peuples n'en faisoient point usage. *Silius Italicus* le dit expressément des Numides, dans ces Vers. I. 215.

Hic passim exultans Nomades, gens inscia fræni,
Quas inter geminas per ludum mobilis aures
Quadrupedum flectit non cedens virga lupatis;

Sur les bas reliefs de la colonne Trajanne, la Cavalerie Numide seroit représentée dans la même attitude que le Cavalier qui nous occupe.

Le même Poëte le dit encore des Gétules. II. 64.

. . . *nullâque levis Getulus habena:*

Claudien le dit également des Garamantes. Id. IV. 20.

Hinc bibit infrenis Garamans:

Des Marseillois avoient le même usage, au rapport de *Lucain.*

Et gens, quæ nudo residens Massylia dorso,
Ora levi flectit, frænorum nescia, virga: IV. 682.

Suidas parle du cheval de *Desippe* qui étoit dressé tellement, que, sans bride, il couroit avec la plus grande vîtesse, sautoit à volonté, & marchoit au pas le plus doux. Plusieurs Auteurs, qui ont parlé des jeux du cirque, font mention de

l'habileté des Cavaliers qui, dans les courſes, conduiſoient leurs chevaux de la voix ſeulement.

On ſe rappelle ſans doute que, dans ces fameuſes courſes de chars & de chevaux, qui faiſoient partie des jeux publics dans les cirques des Romains, on appelloit certains chevaux *Deſultorii*, & leurs Cavaliers *Deſultores*. Ces noms avoient pour origine l'adreſſe avec laquelle, en courant, les Cavaliers ſautoient d'un cheval ſur l'autre.

En rapprochant ainſi ce que les Anciens avoient de merveilleux dans leurs courſes, de ce que nous admirons de nos jours dans quelques Ecuyers expérimentés, qui ſavent dreſſer leurs chevaux à mille manœuvres, & les exécuter avec eux, nous devons conclure que les Anciens étoient auſſi habiles que nous dans cet art.

PLANCHE XXIII.

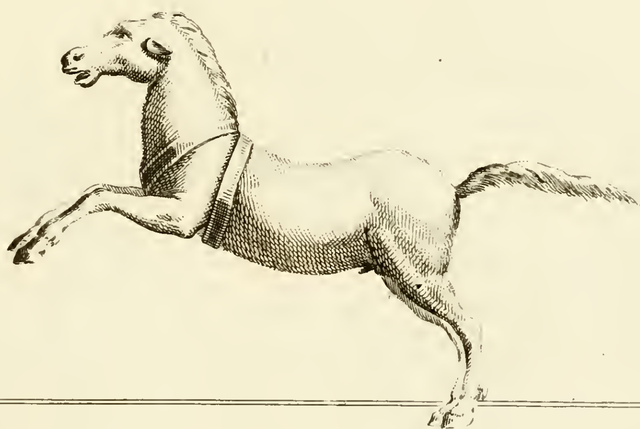
LE 8 Mai 1761, dans les excavations faites à Portici, l'on trouva ce lion, que l'on ne peut pas aſſurément regarder comme un chef-d'œuvre, mais où la force de cet animal ſemble bien annoncée.

PLANCHE XXIV.

LE petit cheval de bronze, que nous avons ſous les yeux, a été trouvé dans le commencement des fouilles faites à Réſine Il n'a point de bride, mais une eſpèce de bande lui paſſe autour du col & ſous le ventre. Cette bande, placée ainſi autour du col, a pu ſervir, dans les premiers tems, à aider le Cavalier peu exercé à ſe retenir; enſuite elle ſera reſtée pour ornement.

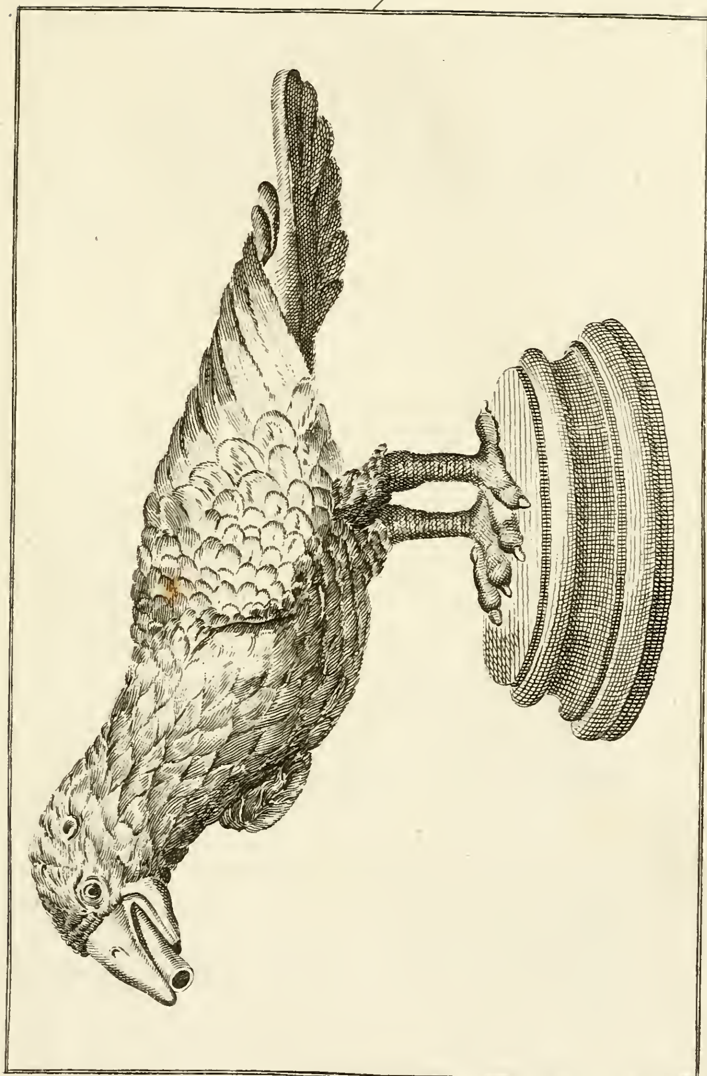
On remarque cette bande ſur pluſieurs chevaux de la colonne Trajane.











PLANCHES XXV & XXVI.

CES deux Planches nous offrent deux biches de bronze, trouvées aux fouilles de Résine, l'an 1736.

Il n'en est pas de ces animaux comme du lion dont nous avons parlé ci-dessus; l'Artiste, qui les a faites, a laissé en eux des preuves peu équivoques de talent, & comme le remarquent les Auteurs Italiens des observations sur ces Sculptures, le travail en est excellent.

PLANCHE XXVII.

CETTE Planche représente un corbeau de bronze d'un travail excellent. On l'a trouvé dans les fouilles de *Portici.*

Le tuyau qui passe par son bec, ne laisse pas douter qu'il ait servi d'ornement à une fontaine. Peut-être cette fontaine étoit-elle dédiée à Apollon; & alors ce corbeau se seroit trouvé près du Dieu qui le chérissoit. *Ovide*, *Fulgence*, les Mithologues & les Commentateurs, sont tous d'accord que cet oiseau étoit consacrée au Dieu, Amant de *Coronis*.

Cet animal a pu servir aussi d'ornement à la fontaine du jardin de quelques époux unis, la corneille ayant été regardée, dans l'Antiquité, comme le symbole de l'amour conjugal.

Les Anciens nourrissoient des corneilles dans leurs Auberges, & ce n'est pas sans raison qu'un célèbre Parrasite a été comparé à l'une d'elles.

Si l'on en croit certains Auteurs, les mendians alloient autrefois par les routes, en portant une corneille accoutumée à prononcer quelques mots, & ces bâteleurs chantoient des chansons relatives aux amours d'Appollon & de Coronis, puis

exhortoient les bonnes gens à donner quelque chose pour la corneille, en qui avoit été changée l'Amante du Dieu du jour.

PLANCHE XXVIII.

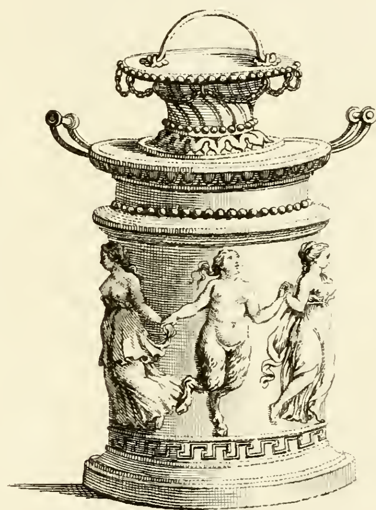
UN charmant Autel est représenté sur cette Planche. Les formes en sont belles, le profil simple, comme dans les beaux Ouvrages grecs de l'Antiquité. Il est surmonté d'une espèce de poële & d'un rechaud. On ne peut pas douter, à considérer les figures du bas relief, qui le décorent, qu'il n'ait été consacré au Dieu Bacchus.

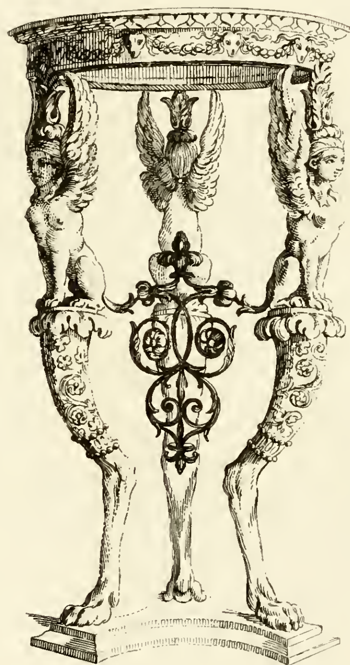
PLANCHE XXIX.

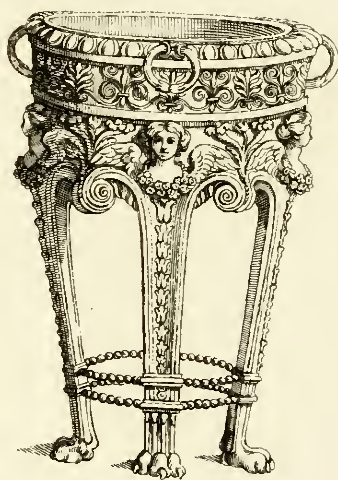
CE Trépied est d'un goût exquis, il réunit l'élégance à la richesse. Ce travail est remarquable par sa perfection. Il est composé de trois sphinx portés sur autant de cornes d'abondance qui finissent en griffes. Il est exécuté en bronze, & ces ornemens sont du travail le plus fini. Sa hauteur y compris la base, est de trente quatre pouces & demi.

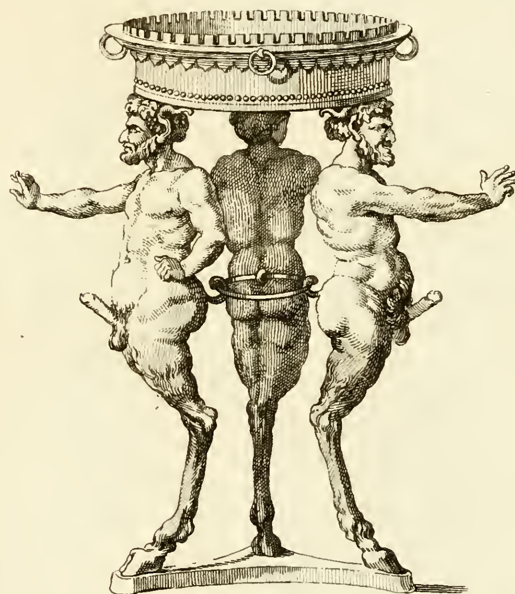
Les sphinx & les cornes d'abondance peuvent désigner que ce trépied étoit consacré à Apollon, Apollon étant le Dieu du soleil, principe générateur de toute la nature, étoit regardé comme le père de l'abondance, représentée par ces cornes, sur lesquelles les sphinx sont posés.

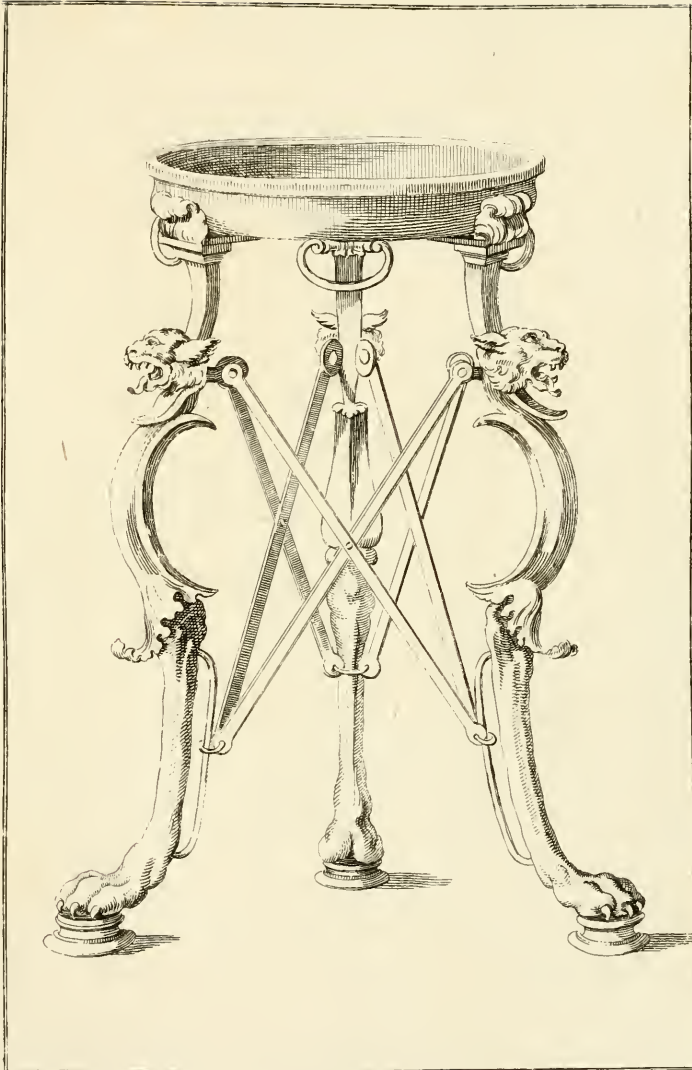
Les sphinx étoient adorés en Egypte ; mais quand on se rappelle que c'étoit à raison d'Osiris, & qu'Osiris étoit le même que le soleil, on conçoit facilement que ce rapproché des sphinx & d'Apollon aussi considéré comme le soleil par les Grecs, est tout naturel. Aussi, quand les Savans trouvent un sphinx

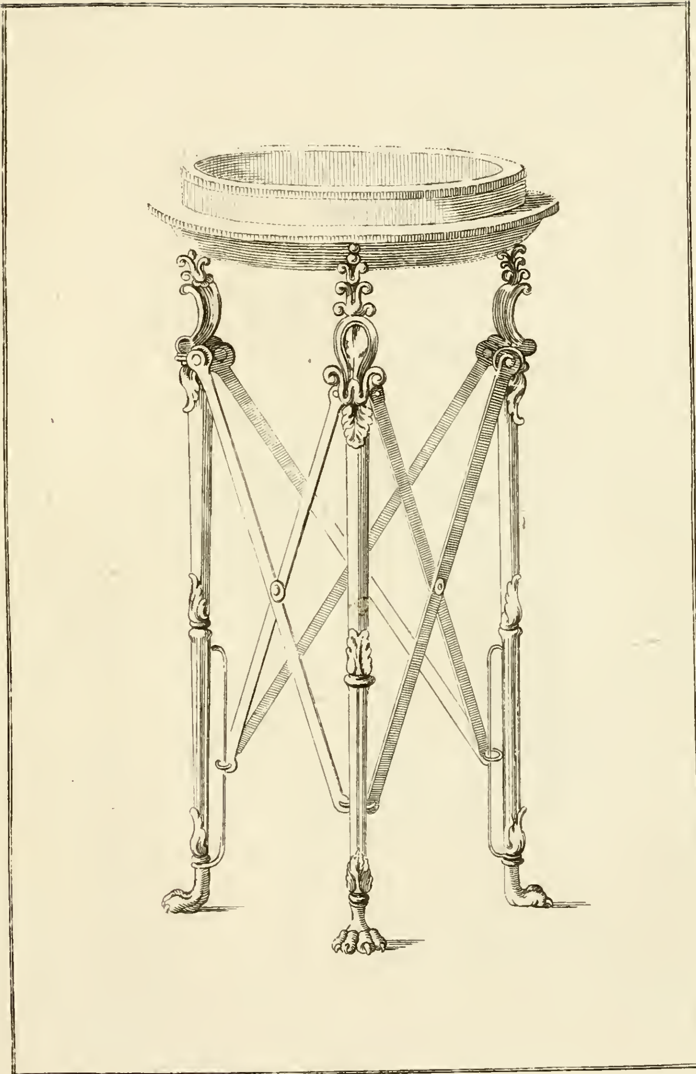


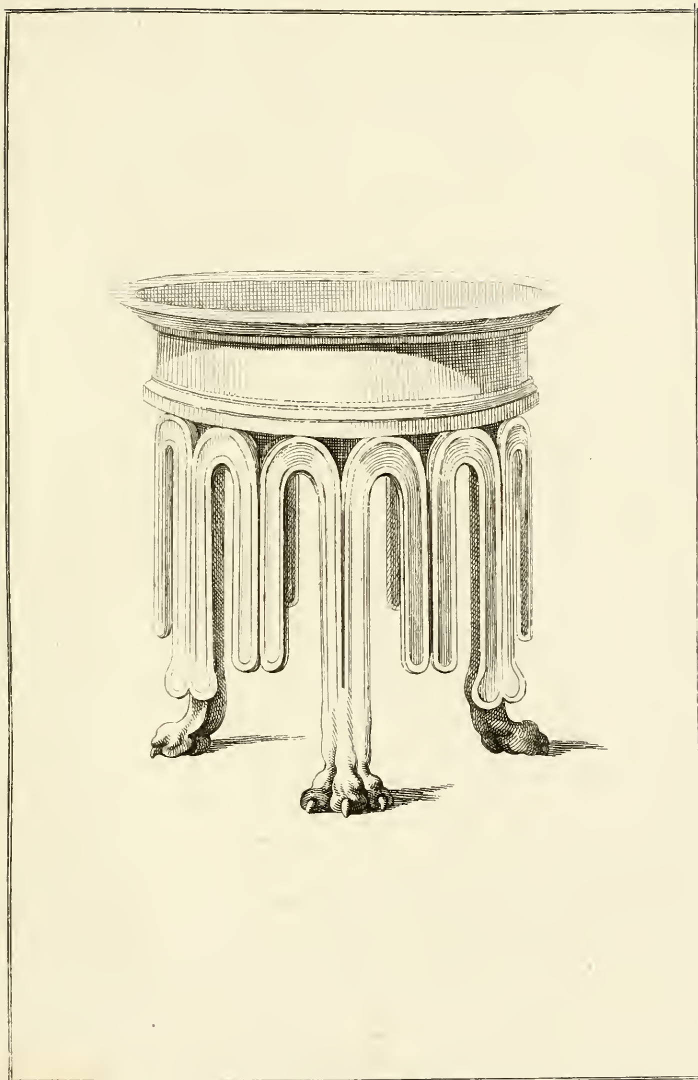












ſphinx poſé ſur une roue, ils ſont d'accord pour conſidérer cette figure comme l'emblême du cours du ſoleil ſur ſon char.

PLANCHE XXX.

Le ſecond de ces trépieds eſt d'une belle forme & d'une extrême richeſſe, nous ne pouvons juger, par les attributs dont il eſt orné, à quel Dieu il a pu être conſacré.

PLANCHE XXXI.

Il n'en eſt pas de même du troiſième de ces trépieds, qui certainement a été conſacré au culte de Priape. On n'en peut douter, en reconnoiſſant l'attribut le plus diſtinctif du Dieu des Jardins. Ce trépied eſt ſoutenu par des corps de *Satyres*, dont les têtes ſont d'une fineſſe ſingulière, & les corps d'un beau fini.

PLANCHES XXXII & XXXIII.

Voici encore deux trépieds de la forme la plus agréable & de la conſtruction la plus légère. Tous deux ils ſont de bronze, ont environ deux pieds & demi à trois pieds de hauteurs.

PLANCHE XXXIV.

Le dernier trépied que nous mettons ſous les yeux de nos Lecteurs, eſt d'une forme admirable par ſa ſimplicité ; il eſt un peu plus lourd de compoſition, que les précédens. Rien ne déſigne au culte de quelle Divinité il pouvoit ſervir.

PLANCHES XXXV & XXXVI.

IL eſt certain que les Anciens conſacroient à leurs Divinités de hauts candelabres, ſur leſquels ils poſoient des lampes qu'ils faiſoient brûler en leur honneur ; & deux inſcriptions antiques que nous avons rapportées, To. I, du *Muſeum de Florence* (1), pag. 121, ne laiſſent aucun doute ſur cet uſage.

On en plaçoit encore dans les maiſons particulières, dans les ſalles de repas & dans celles des bains.

L'Ecriture-Sainte nous confirme ces uſages des Anciens.

Les deux candelabres que nous avons ſous les yeux, ſont de la forme la plus élégante ; les proportions en ſont belles ; les ornemens parfaitement traités & touchés avec goût.

PLANCHE XXXVII.

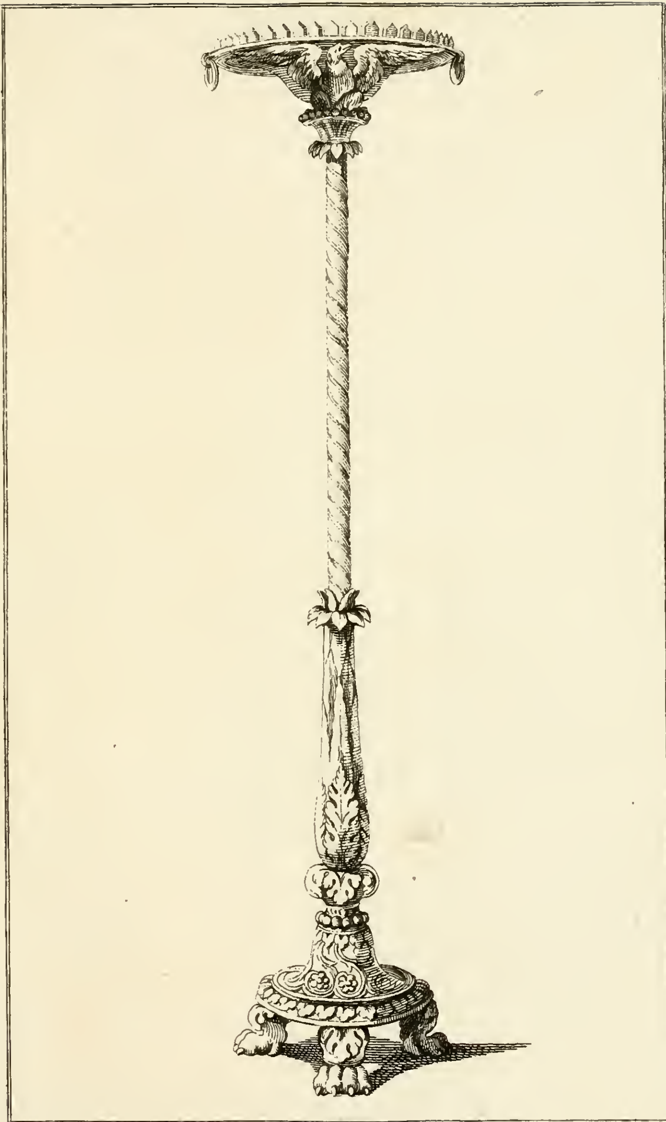
LES quatre Planches dont nous allons donner la deſcription, & qui ſuivent, repréſentent quatre lampes. Il eſt inconcevable combien elles ont été multipliées dans l'Antiquité par la forme & le deſſin ; & il y en a de très-riches, de très-élégantes, de très-ſimples ; la variété en eſt preſqu'infinie.

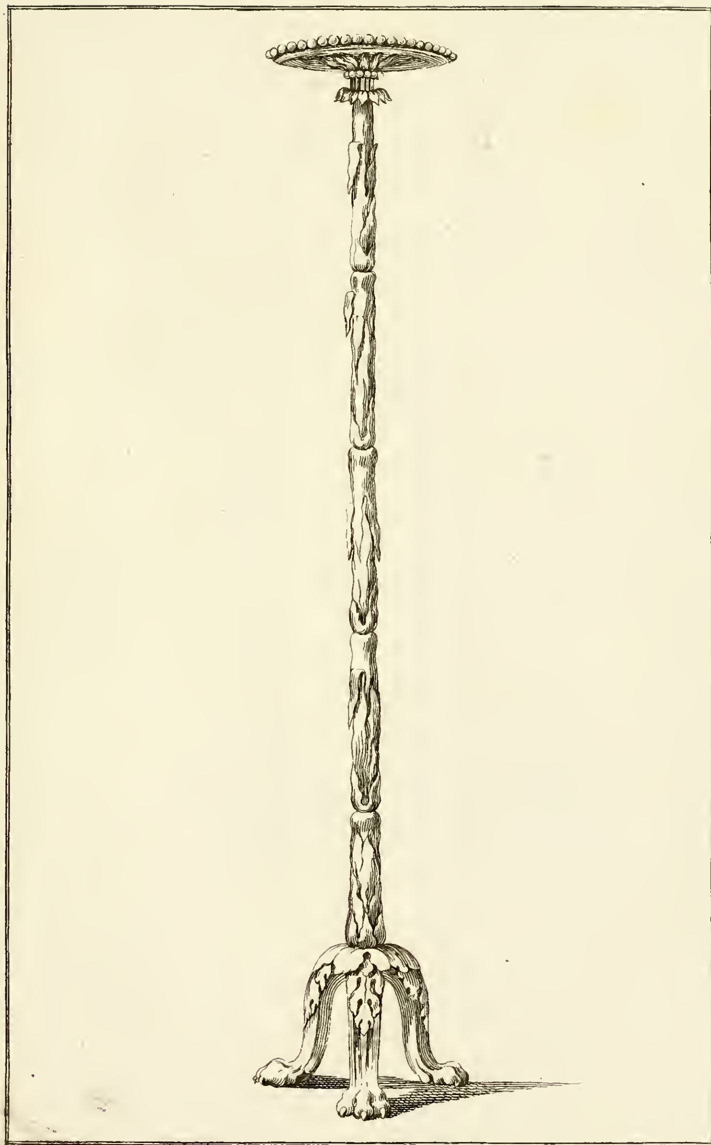
Celle que nous voyons ſur cette Planche, eſt formée d'une petite colonne, ſur le haut de laquelle eſt poſée une tête coupée ou un maſque. La colonne eſt cannelée : elle eſt portée par une baſe longue très-ſimple, ſupportée par quatre griffes, & ſur laquelle eſt debout un enfant qui tient une eſpèce d'encenſoir.

PLANCHE XXXVIII.

LA ſeconde, qui eſt repréſentée ſur cette Planche, eſt compoſée d'un vaſe décoré de bas reliefs, ſur lequel on voit un

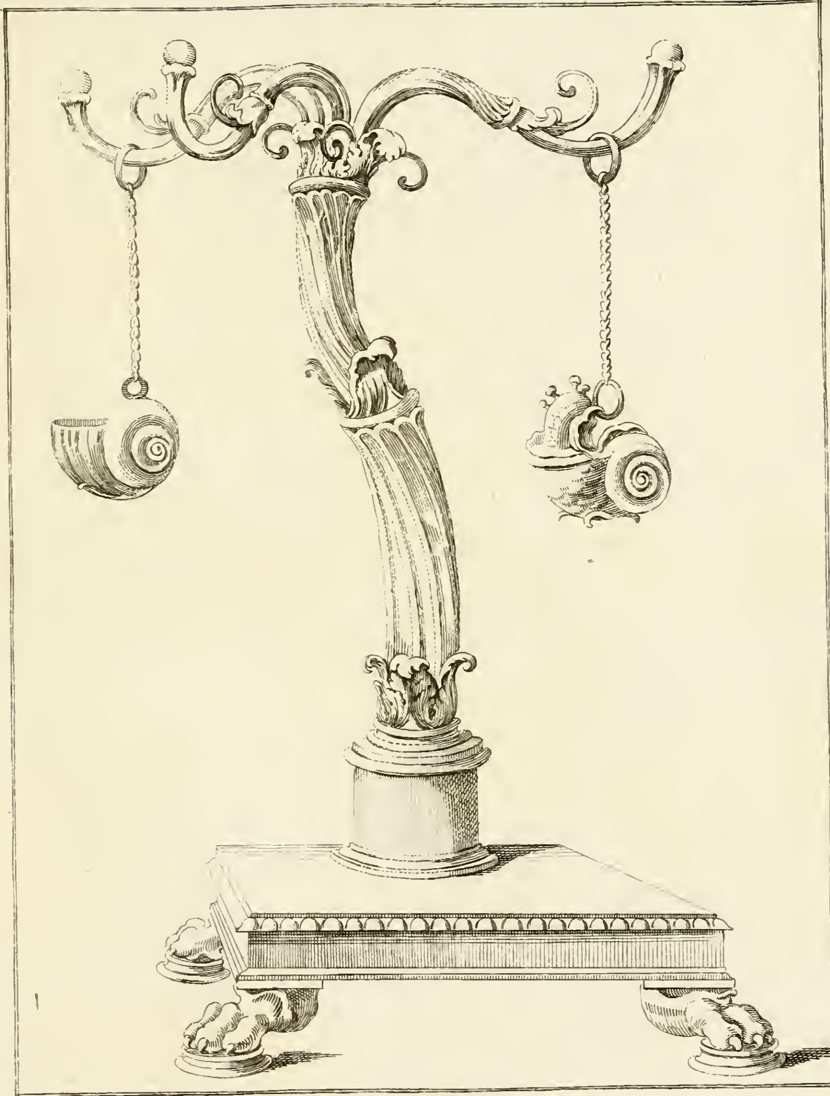
(1) Voyez le Muſeum de Florence par M. David.











Faune renversé. Ce vase, soutenu par des griffes, sert de siége à un jeune homme qui a les jambes nues & croisées, entre ses cuisses passe l'extrêmité d'une espèce de trompe qui sert à poser la mèche de la lampe ; cette trompe se replie par derrière le jeune homme, comme la queue d'un dragon. La figure est agréablement drappée ; elle a la tête couverte d'un bonnet qui ressemble singulièrement au *biretune* ou *barette*. Son attitude est simple ; ses mains sont dans la position où les tient une personne qui les chauffe : & quand le feu étoit à la lampe, il faut avouer que cette position étoit naturelle.

PLANCHE XXXIX.

ON peut remarquer combien on a cherché dans l'Antiquité à varier les lampes, par celle qui est gravée sur cette Planche. Elle est d'une idée ingénieuse, & le choix d'une coquille de limaçon paroît assez naturelle. Ce coquillage concave, offert par la nature, étoit propre par sa consommation, à tenir la liqueur que l'on vouloit employer.

Sur une base quarrée, supportée par des griffes, s'élève une tige sculptée, d'où partent trois branches, auxquelles sont suspendus des chaînons qui portent des coquilles de limaçon, destinées à contenir la liqueur & la mèche.

PLANCHE XL.

LA lampe suivante contraste plus avec nos idées ; mais n'offre rien d'extraordinaire, quand on pense au rôle que *Phallus* a joué dans l'Antiquité.

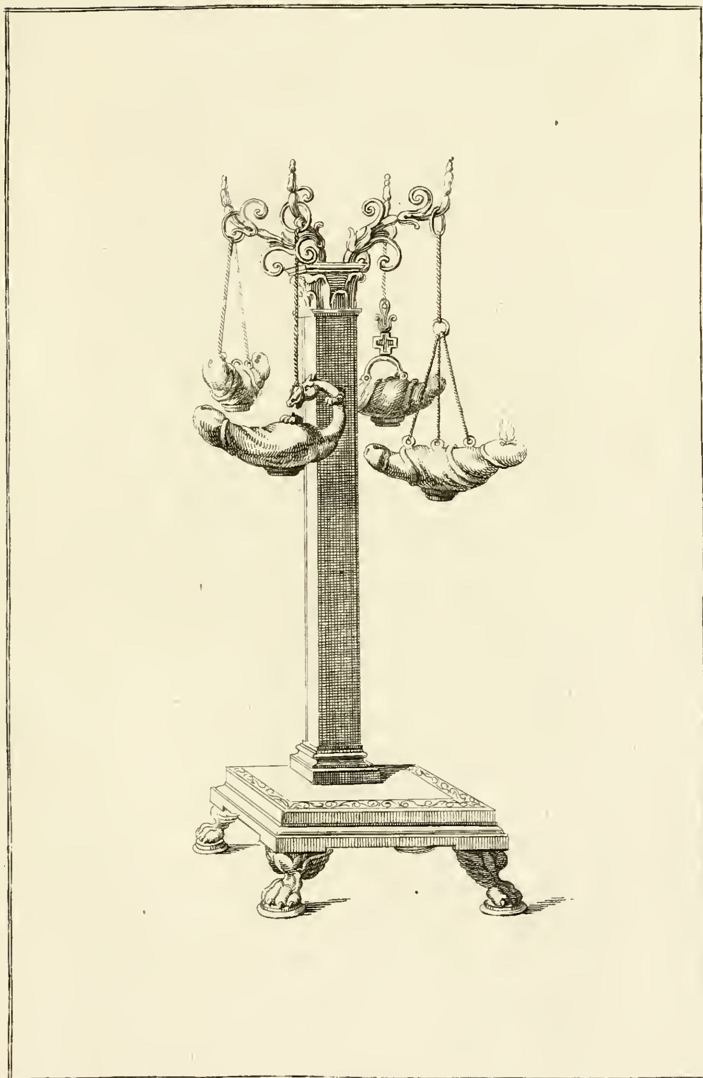
Il servit long-tems de figure énergique aux Habitans du Nil, pour exprimer une iufinité de choses dans leur hyérogliphique langage. Ils le représentèrent de mille manières. On lui

On lui donna des aîles, on le personnifia, on l'animalysa, & toujours le Phallus étoit une image frappante. Il reçut un culte Divin, & l'on indique plusieurs causes de ce culte.

Isis, devenue veuve, disent certains Mythologues, ne se contenta pas de regretter Osiris son Epoux, de lui demeurer fidèle, quoique séparée de lui, & de se vouer à jamais à la vie célibataire; comme Osiris avoit été coupé par morceaux, que l'on avoit jettés à la mer ce qui caractérisoit extérieurement son sexe; & qu'en ramassant ses membres épars, Isis n'avoit pu retrouver cette partie si essentielle de son Epoux; elle en fit faire une représentation exacte, institua en son honneur des Fêtes Religieuses que la nation, simple encore, ne dédaigne pas de célébrer.

D'autres Ecrivains pensent que les deux choses dans la nature qui firent le plus d'impression sur l'esprit des hommes, durent être & le soleil & l'organe de la génération; & que si un sentiment d'étonnement & d'admiration fit brûler de l'encens, en l'honneur du père de la lumière & de la chaleur, un sentiment de reconnoissance dut aussi faire célébrer le Générateur des hommes.

Hésiode, dans sa Théogonie, indique une cause physique de ce culte antique. Il prétend que les Atheniens ayant été attaqués d'une maladie cruelle qui affectoit les organes de la génération, crurent ne pouvoir mieux faire, après en avoir été guéris, que de suspendre autour des Autels les simulacres de ces organes, comme autant d *ex voto*. M. l'Abbé *Guérin Durocher* ne voyoit peut-être, dans cette histoire fabuleuse, qu'une corruption de celle de nos Livres Saints, qui nous apprend que les Philistins, après une épidémie dont ils étoient délivrés, firent l'offrande d'*anus* d'or, en signe de leur guérison, parce que cette partie de leur corps avoit été le siége de cette maladie.



Quoi qu'il en ſoit, le culte rendu au *Phallus*, bien-loin d'éloigner les femmes, étoit en partie célébré par elles ; & l'on en a vu chez les Athéniens porter en triomphe ces ſimulacres conſacrés.

Ces images étoient ſuſpendues dans les Temples ; on les expoſoit ſur les Autels à la vénération du peuple ; on les couronnoit de fleurs ; on les parfumoit d'encens.

Les Statues Priapiques étoient expoſées à tous les regards, dans les jardins, pour ornement ; pour limites dans les champs, dans les Palais de Rome, au millieu des Carrefours.

Dans tous les Livres de nos Apologiſtes de la Religion Chrétienne, nous liſons des reproches faits aux Payens, au ſujet du culte rendu par eux à *Priape*, à *Mutinus*, à *Tutunus*, & nous voyons avec quelle énergie ils leur peignent tous les honneurs de ce culte obſcène.

Mais revenons à la lampe qui nous a conduits à cette digreſſion. Portée ſur un pied quarré porté par des griffes, elle eſt formée d'un pilaſtre pareillement quarré, ayant ſa baſe & ſon chapiteau, & duquel s'élèvent quatre branches ornées, d'où pendent quatre Phallus différemment ornés, & tous quatre différemment ſuſpendus.

Cette lampe a pu ſervir ou dans des lieux conſacrés à Priape, ou dans des endroits chers à ſa Vénus *Vulgaire*, ou dans des maiſons de proſtitution, ou ſur des tables, pendant des orgies, où l'on ne ménageoit pas la pudeur.

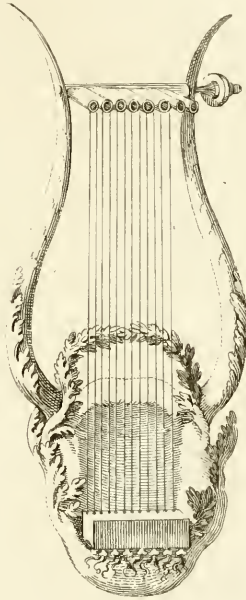
PLANCHES XLI à XLIII.

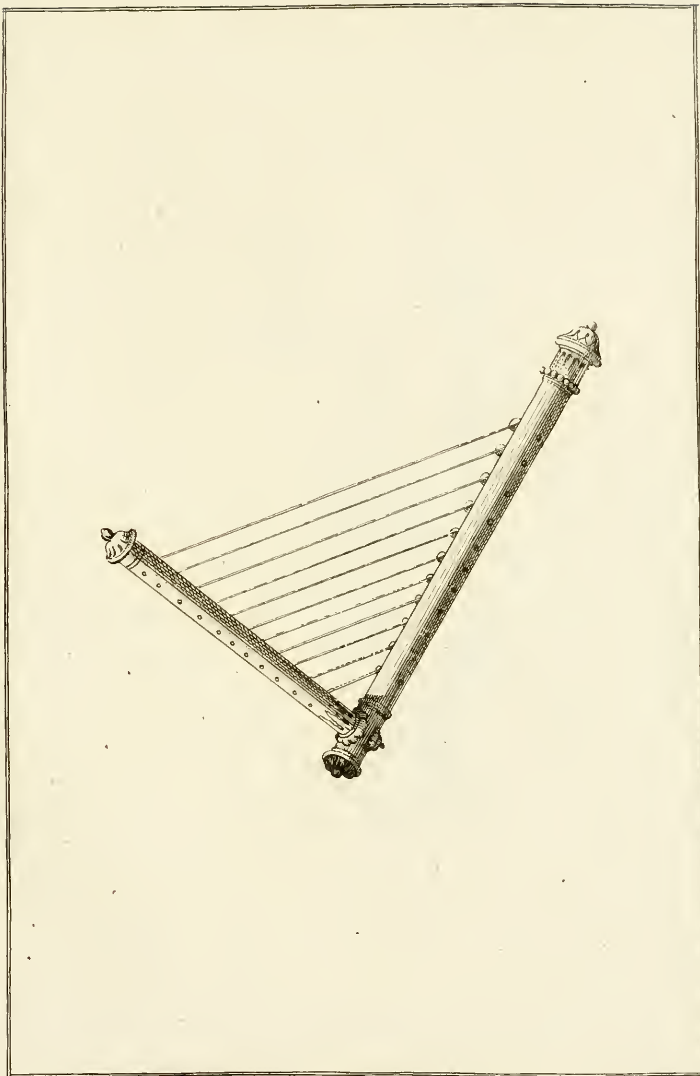
LA Lyre eſt un des plus anciens inſtrumens inventés par les hommes. *Jubal*, qui, ſuivant *Moyſe*, vivoit pluſieurs générations avant le déluge, paſſe, dans les Livres Saints, pour être le premier inventeur des inſtrumens de muſique. L'Auteur des

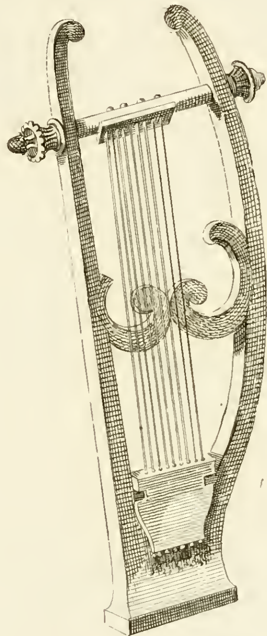
Hymnes attribuées à *Homère*, *Horace*, *Oratus* , regardent Minerve comme Inventrice de la Lyre. Il est des Ecrivains anciens qui accordent l'honneur de cette invention à Amphion, à Orphée ; à Linus ; *Anacréon & Plutarque* l'attribuent à Apollon ; *Diodore de Sicile*, à Mercure. Quoi qu'il en soit, cet instrument a singulièrement varié par la forme & le nombre des cordes.

La Lyre de Mercure, suivant *Diodore*, n'avoit que trois cordes. Suivant *Homère*, *Horace & Pindare*, elle en avoit sept. Selon *Festus Aviénus*, la Lyre d'Orphée en avoit neuf, nombre indiqué par celui des Muses ; & celle de Mercure n'en avoit que sept, à raison du nombre des Pléïades. *Thimothée* de Niclet ajoute quatre cordes à la Lyre d'Apollon ; & cette innovation le fit bannir de Sparte par un décret des Ephores qui regardoient comme trop efféminés les accords que cet instrument pouvoit alors produire ; mais cette punition n'arrêta pas le goût des Musiciens habiles ; & le nombre des cordes augmenta tellement, que la Lyre en offrit quarante aux doigts exercés d'*Evigonius*.

Une simple écaille de tortue bien vuidée, recouverte d'une peau très-fine, servoit d'abord de coffre à la Lyre. Elle étoit surmontée de deux cornes de chevre, ou simplement d'un manche ; un roseau, divisé en deux parties, y étoit adapté. On y attachoit sept cordes tendues de haut en bas ; mais on lui donna bien d'autres formes ensuite. D'anciens monumens la représentent sous la forme d'un violon. Sur l'un de ces monumens on peut consulter *Vigenète* dans ses explications des Tableaux de *Philostrate*. Dans un bas relief au Palais Spada à Rome, on en voit une à sept cordes, dont la partie inférieure est circulaire, surmontée de deux espèces de cordes, dont la base a la forme d'un piédestal. La Lyre de Pythagore de Zarattre ressembloit singulièrement au trépied Delphique. Pythagore s'en







servoit comme de trois Lyres, dont il varioit, à son gré, les modes, le Dorien, le Lydien, le Phrygien. Le siége sur lequel il étoit assis, étoit proportionné à son instrument. La base en étoit tournante, & le moindre mouvement lui amenoit le côté qu'il desiroit. D'une main il pinçoit les cordes, & de l'autre il faisoit usage du *plectrum*, qui, dans son origine, n'étoit qu'un simple ongle de chevre.

Ceux de nos Lecteurs qui desireroient avoir de plus amples notions sur la Lyre des Anciens, peuvent consulter *Vigenere*, *Barnès* à la tête de sa *Traduction* d'Anacréon, & M. *de la Borde*, Tom. I, de son *Essai sur la Musique*.

Sur chacune des Planches est représentée une Lyre de forme différente. Celle qui tient le plus à la forme première, quoique singulièrement ornée, est, sans contredit, celle de la Planche LXI. Elle a cependant onze cordes; mais du moins reconnoît-on la forme de l'écaille de tortue & celles des cornes de chevres.

M. de la Borde donne le nom de *Harpe* à l'instrument de la Planche LXII, sur un marbre de la vigne medicis publié par Kirker & par Montfaucon, on voit représentée la pompe d'Isis, & l'on y remarque une femme qui touche un instrument presque semblable.

PLANCHE XLIV.

CETTE Planche nous offre l'instrument familier à Isis, le Fifre que l'on retrouve sur les plus célèbres monumens Egyptiens, & qui servoit dans les Fêtes de cette Déesse.

Cet instrument ressemble, pour la forme, à nos raquettes; il a un manche; & les deux côtés recourbés s'unissent en rond dans la partie la plus élevée, qui est assez volontiers surmontée d'un chat, d'un sphinx, d'une fleur de lotos, d'un petit globe,

d'un vaſe ou de quelqu'autre choſe ſemblable. Quelquefois on y trouvoit la tête d'Iſis ou celle de Nephtis, que les Egyptiens prenoient pour Vénus ou pour la Victoire. Plutarque dit qu'il y a vu un chat à tête. Le milieu eſt vuide ; il eſt traverſé tantôt de trois, tantôt de quatre baguettes de fer ou de bronze.

On agitoit vivement le ſiſtre, & l'on en tiroit un ſon aigu, qui, dans les myſtères d'Iſis, répondoit à celui que l'on tiroit de cette cymbale dans les myſtères de Cybele.

Apulée décrit ainſi le ſiſtre dans ſes Métamorphoſes.

Æreum crepitaculum, cujus per anguſtam
» *Laminam innodum baltei recurvatam*
» *Trajectæ mediæ pauculæ virgulæ, criſpante*
Bratergeminos ictus, reddunt
Acutum ſonum.

CET inſtrument étoit de cuivre, d'airain, d'argent & quelquefois d'or. Les Hébreux en faiſoient uſage.

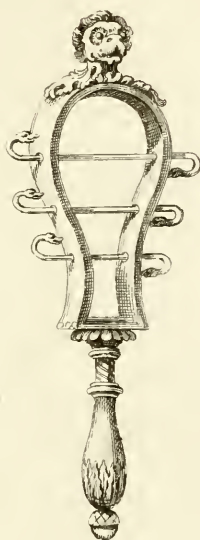
Les Egyptiens croyoient qu'au ſon de cet inſtrument les mauvais génies prenoient la fuite. Les Prêtres qui l'agitoient, étoient vêtus de laine, & la tête raſée ; ce qui faire dire à *Martial*, Lib. 12, Epit. 29.

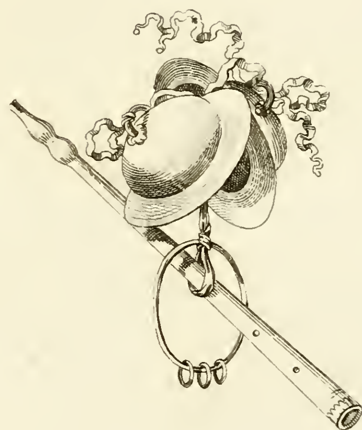
Linigeri fugiunt calvi. ſiſtrataque turba,
Inter adorantes cum ſtetit Hermogenes.

Virgile peint Cléopâtre faiſant uſage à la guerre du ſiſtre qu'elle avoit emprunté de ſa Patrie pour réunir ſes troupes.

Regina in mediis Patrio vocat agmina Siſtro.
ÆNEID. L. viij, V. 696.

NOUS ne nous arrêterons pas à chercher avec quelques Écrivains, des allégories juſque dans ces trois on quatre baguettes de





de fer ou de bronze, qui traverſoient le ſiſtre. Ils peuvent trouver, s'ils le veulent, du myſtère dans ce nombre de trois ; ils peuvent voir les quatre élémens déſignés par les quatre baguettes ; nous craindrions, en hazardant des explicationsſur ces objets, de rencontrer quelque P. *Bacchini* qui nous relevât ſans grace. Ce Bénédictin d'Italie l'a fait dans ſa diſſertation ſur les ſiſtres relativement à quelques Antiquaires trop hardis qu'il a démentis par les monumens.

Mais nous ne devons pas oublier de faire remarquer que notre ſiſtre eſt ſurmonté d'une tête d'épervier. On ſait qu'Oſiris, l'époux chéri d'Iſis, eſt repréſenté ſouvent avec la tête d'épervier ; & Plutarque, qui nous rend raiſon du motif qui le faiſoit repréſenter ainſi, dit que c'eſt parce que cet oiſeau a la vue perçante & le vol rapide, emblême qui convient parfaitement au ſoleil qui étoit le même qu'Oſiris.

PLANCHE XLV.

LES inſtrumens groupés ſur la Planche LXV, ſont les les *cymbales*, la *flûte* & le *trochus*.

Les *cymbales* des Anciens, comme l'on voit, & comme le dit M. de la Borde dans ſon Eſſai ſur la Muſique, étoient entièrement ſemblables à celles de nos jours.

Elles furent connues de toute l'Antiquité. On les employa ſur-tout dans les Fêtes de Cybele : on les frappoit l'une contre l'autre ; l'on en tiroit un ſon très-aigu. Les Poetes nous peignent les Corybantes danſant au ſon des cymbales qu'ils frappoient violemment l'une contre l'autre, & avec une ſorte de fureur qu'ils vouloient communiquer à ceux qui les regardoient.

Chez les Juifs & les Egyptiens c'étoient les femmes qui les frappoient, & on les appelloit *Cymbaliſtriæ*.

F

La flûte a été généralement plus connue que les deux derniers instrumens dont nous venons de parler. On dit que la première fut faite d'une jambe de grue, ce qui lui fit donner le nom de *tibia*.

Pline dit qu'on fit des flûtes avec des roseaux ; mais que la difficulté de les ajuster & de les accorder, fit recourir aux flûtes d'Agon, dont on faisoit usage de son tems.

Les Toscans employèrent le buis, les os d'ânes, & le bois de lotos, pour faire des flûtes.

Horace prouve qu'il y eut de différentes espèces de flûtes, par ces Vers :

Tibia non, uterum, orichalco juncta, tubæque
Æmula ; sed tenuis simplexque, foramina pauco
Adspirare & adesse choris erat utilis, atque
Nondum spissa nimis complere sedilia flatu,
Quo sanè populus numerabilis, utpote parvus,
Et frugi, castusque verecundusque coibat.

« La flûte n'étoit pas autrefois, comme de nos jours, com-
» posée de plusieurs pièces assemblées avec un métal précieux,
» & ses sons n'approchoient pas du bruit de la trompette.
» Elle étoit mince, légère, d'une seule pièce, n'avoit que peu
» de trous. Elle soutenoit utilement les chœurs, & n'avoit pas
» besoin de se faire entendre d'une enceinte nombreuse. Le
» peuple n'étoit pas si multiplié qu'aujourd'hui au Théâtre, &
» il avoit plus de sagesse, plus de retenue, plus de mœurs.

Lucrèce parle ainsi de l'invention de la flûte.

Cava per. . . . . . calamorum sibila primùm
Agrestes docuere cavas inflare cicutas,
Indè minutatim dulces didicisse querelas
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum.

Lib. iv, V. 589.

LES flûtes étoient employées également au Théâtre, aux cérémonies publiques & aux funérailles. Déjà, nous dit un des Evangélistes, les joueurs de flûte étoient arrivés, lorsque *Jesus-Christ* ressuscita la fille du Centurion ; & c'étoit un proverbe usité chez les Anciens, pour désigner l'état désespéré d'un malade, de dire, *jam licet ad tibicinus mittas*.

Quant au troisième des instrumens grouppés sur cette Planche, c'est le *trochus*, dont nous avons déjà parlé dans ce Volume, à l'occasion d'une ou deux peintures sur lesquelles il se trouvoit.

Winkelman ne le classe point au nombre des instrumens de musique, il ne le considère que comme un instrument de jeu. Dans la cinquième classe des pierres gravées de *Stosch*, voici ce qu'un Savant en dit.

« Le trochus étoit un cercle de bronze avec lequel les jeunes » gens se divertissoient.

» — Παῖδες ἐς τρόχων πεπαυμένοι.
» — *Pueri à trocho cessantes.* Eurip Med. v. 46.

» Et non pas, *à schola emuli cessantes*, comme l'a rendu » Barnès. Il étoit plus grand que M. le Comte de *Caylus* ne » se l'est figuré, en nous donnant le prétendu *trochus* de son Cabinet, qui n'a que sept pouces de diamètre. Le *trochus*, qui » est sur nos pierres, arrive jusqu'à la moitié du corps des » figures, & même sur la seconde jusqu'à la poitrine. Celui de » l'enfant lui va jusqu'au menton. . . . . . Il y avoit non-seulement des anneaux qui couloient autour du cercle pour faire » du bruit, à mesure qu'on le faisoit rouler. . . . .

« *Garrulus in laxo cur annulus orbe vagatur,*
» *Cedet ut argutis obvia turba trochis.*

MARTIAL, Epig. xiv, Ep. 169.

» Mais on y mettoit encore un ou plusieurs grelots qui y étoient

F 2

» attachés. Telle étoit la conſtruction du *trochus* ; quand on le » faiſoit rouler, on touchoit ces anneaux & ces grelots avec » un inſtrument crochu nommé *clavis*. . . . .

« *Increpat & verſi clavis advena trochi*

PROPERT. L. III, El. 12.

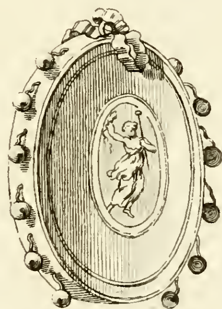
« . . . . *Menſius* qui n'étoit pas informé de ce que c'étoit » que le *trochus* dans le Livre de Mercurialès, ne trouvant pas » à ſon gré l'explication qu'en donne celui-ci, il s'en eſt formé » une fauſſe idée. *Turnebus* ; & d'autres qui l'on ſuivi ſe fi- » gurent le *trochus* comme une roue avec des raies qu'on pre- » noit par une anſe, en le faiſant rouler, & ils croient qu'alors » les cloux faiſoient le bruit en queſtion.

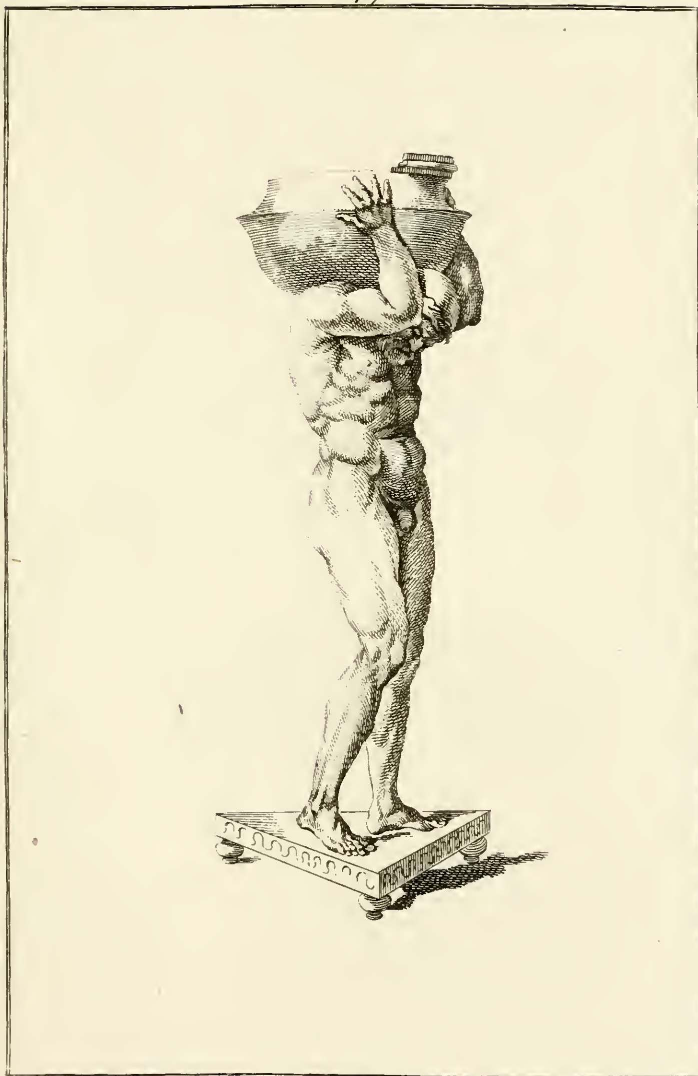
M. de la Borde l'a mis au rang des inſtrumens de muſique, & le nomme *tambourin*. Ce nom, comme nous l'avons remarqué, eſt bien impropre, ſi l'on doit le claſſer parmi les inſtrumens de muſique ; il eſt certain qu'on devoit le frapper comme le triangle que nous voyons dans les rues.

PLANCHE XLVI.

CE Tambour repréſenté ſur cette Planche, eſt ce que nous appellons Tambour de baſque ; &, comme l'on voit, il n'a point changé de forme.

Les Hébreux faiſoient uſage du Tambour, & il étoit portatif, puiſque dans l'Exode, *Marie*, ſœur d'*Aaron*, eſt peinte avec un Tambour à la main, accompagnée des femmes qui en portent comme elles. *Sumpſit Tympanum in manu ſuâ, egreſſæque ſunt omnes mulieres poſt eam cum Tympanis.* Exode.







L'usage de mettre des sonnettes, des morceaux de métal ou des grelots, autour des Tambours, s'est toujours conservé en Italie parmi les Pasteurs, comme en France dans les Pays Basques, d'où nous leur avons donné le nom qui les caractérise.

Le Tambour n'étoit pas militaire chez les Anciens ; mais ils en faisoient usage dans les triomphes, dans les sacrifices & dans les fêtes. . . . .

PLANCHE XLVII.

UNE Lampe du meilleur goût est sans doute celle de cette Planche. Les Anciens, jusques dans les moindres choses, aimoient à se rappeler ou les Dieux, ou leur Héros. Atlas avoit porté le globe du monde, suivant leur croyance fabuleuse ; ils ont cru pouvoir se rappeller cette idée dans la Lampe que nous avons sous les yeux. La Lampe est faite en forme de demi-globe, qui est posé sur les épaules d'Atlas ; & on voit tous les muscles d'un corps qui fait tous ses efforts pour porter le Ciel, dont la Lampe est l'image. Atlas est porté sur une base triangulaire.

PLANCHE. XLVIII.

NOUS avons placé l'un après l'autre plusieurs vases que nous avons choisis parmi tous ceux qui ont été trouvés dans les fouilles d'*Herculanum*, de *Portici*, on ne peut disconvenir que les formes en soient excellentes, les profils purs, & les beautés de détail poussées jusqu'à la perfection. Ils avoient différens usages qu'il n'est pas facile d'indiquer ; nous nous contenterons de les décrire.

Celui que l'on voit dans cette Planche, est une espèce de coupe posé sur un pied quarré soutenu par des griffes.

Sur l'épaiſſeur de ce pied ſont, en bas reliefs, des ſphinx accroupis, qui ſembleroient indiquer que ce vaſe a été employé dans des fêtes conſacrées à Iſis, ou dans des cérémonies faites en l'honneur d'Apollon.

PLANCHE XLIX.

LE Vaſe de cette Planche eſt compoſé d'une baſe très-mince, ſur le milieu de laquelle s'élève une colonne canelée, entourée d'un ſerpent. Cette colonne porte une eſpèce de coupe ronde en-deſſus & en-dedans; mais dont les bords ſe tenoient par un quarré couvert d'ornemens. Le ſerpent déſigneroit que l'on pouvoit faire uſage de ce vaſe aux fêtes d'Apollon ou d'Eſculape.

PLANCHE L.

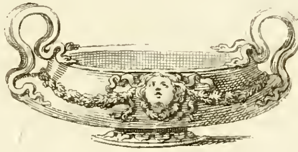
UNE baſe plus forte & toute unie, diſtingue ce vaſe-ci du précédent; il a de même un pied canelé; mais l'eſpèce de coupe qui le termine, n'a point de quarré circonſcrit. Cette coupe eſt ornée de guirlandes, de feuilles de laurier, & ſes deux anſes ſont formées par des ſerpens reployés. Le laurier & les ſerpens ſont des attributs du Dieu de la lumière & des arts.

PLANCHE LI.

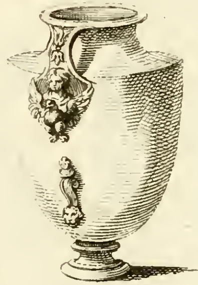
C'EST peut-être une cuvette deſtinée à recevoir les eaux d'une fontaine que nous voyons ſur cette Planche : le pied eſt orné de feuilles ſemblables à celles d'acanthe : de doubles anneaux pendent des deux côtés.

Pl. 49.

















57

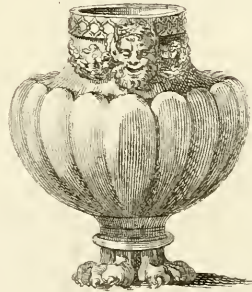


PLANCHE LII.

ON ne peut voir rien de plus fini que ce vaſe, remarquable par ſa forme & ſes ornemens qui ſont exécutés avec un ſoin précieux.

PLANCHE LIII.

CE vaſe eſt dans la forme des caſſolettes. Il a un couvercle. Il n'a pu ſervir, ainſi couvert, à brûler des parfums, car la fumée n'auroit eu aucune iſſue. Il eſt ſoutenu par trois griffes. Il a trois anſes qui partent chacune du front d'une tête de Faune, & qui ſe recourbent ſur les bords du vaſe où ſe poſe le couvercle.

PLANCHES LIV & LV.

CES deux Planches nous offrent deux vaſes de terre cuite qui ont pu ſervir au même uſage que nos théières. Les figures qu'elles repréſentent ſont groteſques; l'une a les oreilles de Faune, l'autre a une longue queue, qui, par ſon replis, forme l'anſe du vaſe. Ces deux figures ſont accroupies, & elles ne ſont pas modelées ſans art; on peut dire même que la ſcience de l'Artiſte ſe fait ſentir dans l'effet, le jeu & l'attachement des muſcles.

PLANCHE LVI.

UNE urne du plus beau profil ſe remarque ſur cette Planche. Elle eſt embellie, dans la partie ſupérieure, d'une ligne de rezeau bien ſculpté, au-deſſous de laquelle retombent avec grace des guirlandes compoſées de feuilles de chêne. Le bas du vaſe eſt orné de feuilles qui s'élevent juſqu'au tiers.

PLANCHE LVII.

Ce vaſe eſt moins beau de beaucoup que le précédent. Les ornemens en ſont plus lourds. Sa forme générale a cependant de la beauté. Des têtes de femmes en ornent le col, ainſi que des guirlandes de feuilles.

PLANCHE LVIII.

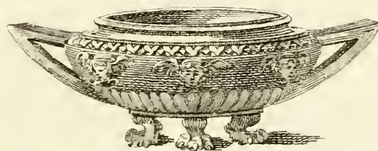
On voit ſur cette Planche un petit vaſe de forme élégante, ſoutenu par trois griffes, orné de petites têtes de Génies, en bas relief, ayant deux anſes terminées en angles aigus, qui ajoutent à la légèreté du vaſe.

PLANCHE LIX.

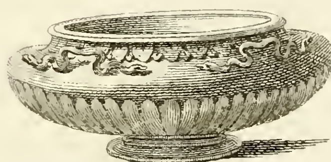
Cette planche nous offre un petit vaſe d'un rond applati, de la forme la plus gracieuſe. Il a quatre anſes très-légères, faites par des corps de quatre ſerpens qui ſe replient, & ſemblent ramper autour du vaſe.

PLANCHE LX.

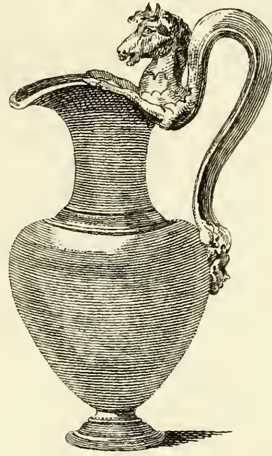
Ce beau vaſe a deux pieds environ de haut : il eſt du profil le plus ſimple & le plus pur. Il paroît être de l'eſpèce de ceux que les Anciens nommoient *præfuibulum*. Son anſe, ceintré & mobile, s'ajuſte parfaitement, quand elle eſt abattue avec le bord du vaſe. Sa partie inférieure & arrondie eſt portée par trois pieds terminés par des griffes. On peut admirer avec quel



59.





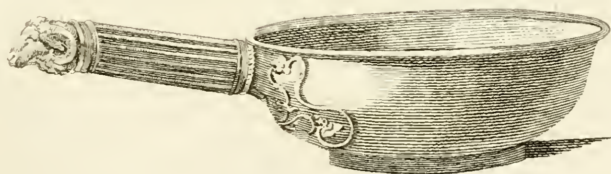


62.





64.



art eſt faite l'eſpèce de rainſeau qui ſert d'ornement à la partie ſupérieure de ce vaſe, ainſi que la tête charmante qui ſépare les deux parties mobiles de l'anſe. Ce rainſeau, les ornemens qui l'accompagnent, ainſi que cette tête, ſont de l'exécution la plus parfaite.

PLANCHE LXI.

UN vaſe en forme d'éguière, ſe fait voir ſur cette Planche. Son corps plus large dans le milieu, ſe termine, par en bas, comme un œuf, & par en haut, allonge un col aſſez long & d'une belle proportion. Son anſe s'élève au-deſſus du vaſe, ſe recourbe avec grace, & eſt ornée, près de l'ouverture du vaſe, d'une tête de cheval.

PLANCHE LXII.

CE vaſe eſt moins élancé que le précédent. Son corps eſt plus ſoutenu, ſon col moins long, ſon ouvertnre plus large ; ſon anſe ne forme qu'un ſimple contour, mais elle eſt encore plus ornée que celle de celui dont nous venons de voir. A la partie inférieure, elle eſt poſée ſur une jolie tête parfaitement exécutée, & dans la partie ſupérieue, c'eſt une tête de belier, ornée de ſes cornes & d'un travail excellent, qui la termine.

PLANCHE LXIII.

SUR cette Planche nous voyons un petit vaſe de la forme des deux qui le précèdent. Il eſt ſans ornemens.

PLANCHE LXIV.

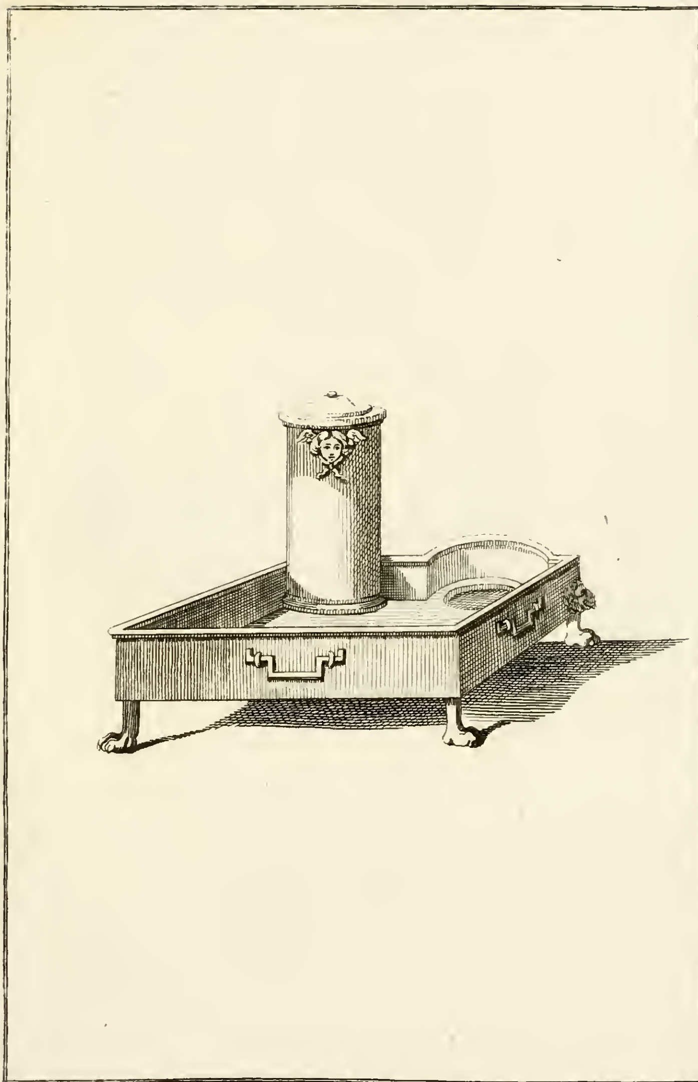
Le vaſe que nous avons ſous les yeux, a été trouvé avec beaucoup d'autres de ſa forme. La plupart ſont d'un métal blanc. L'Auteur du voyage de Naples les met au nombre de ce que les Anciens nommoient *Pateræ*, & dont ils faiſoient uſage dans les ſacrifices, particulièrement pour les libations. Le manche de ce vaſe eſt rond, canelé & terminé par une tête de belier. On employoit des vaſes de cette forme dans les bains, pour verſer de l'eau ſur le corps.

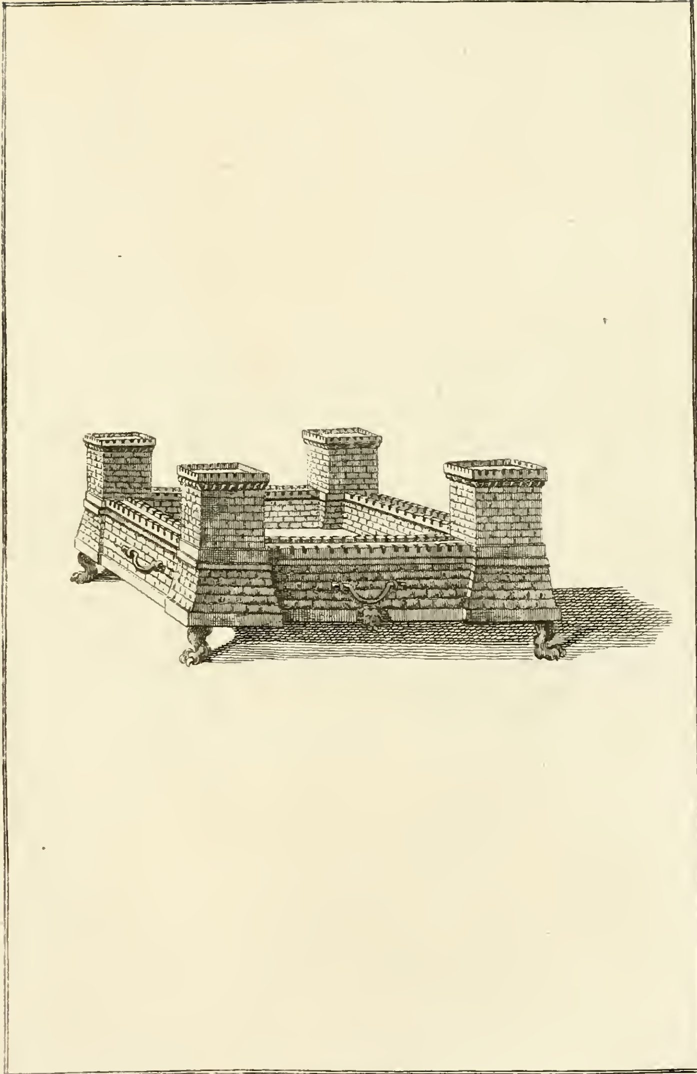
PLANCHE LXV.

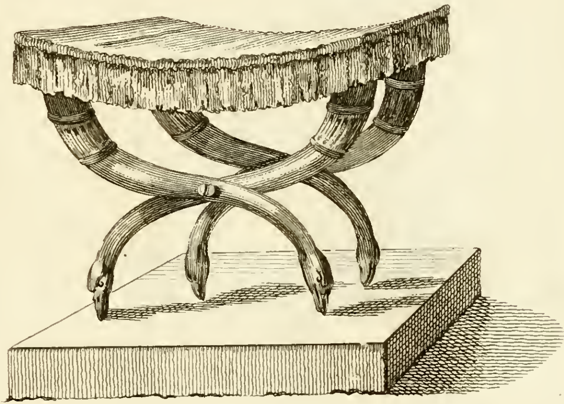
Le petit meuble, que repréſente cette Planche, paroît avoir été deſtiné à faire chauffer de l'eau, comme dans des eſpèces de fontaines domeſtiques, le feu ſe mettoit vraiſemblablement dans le cylindre, & le plateau contenoit l'eau qui s'échappoit enſuite à volonté, par le robinet à l'un des coins.

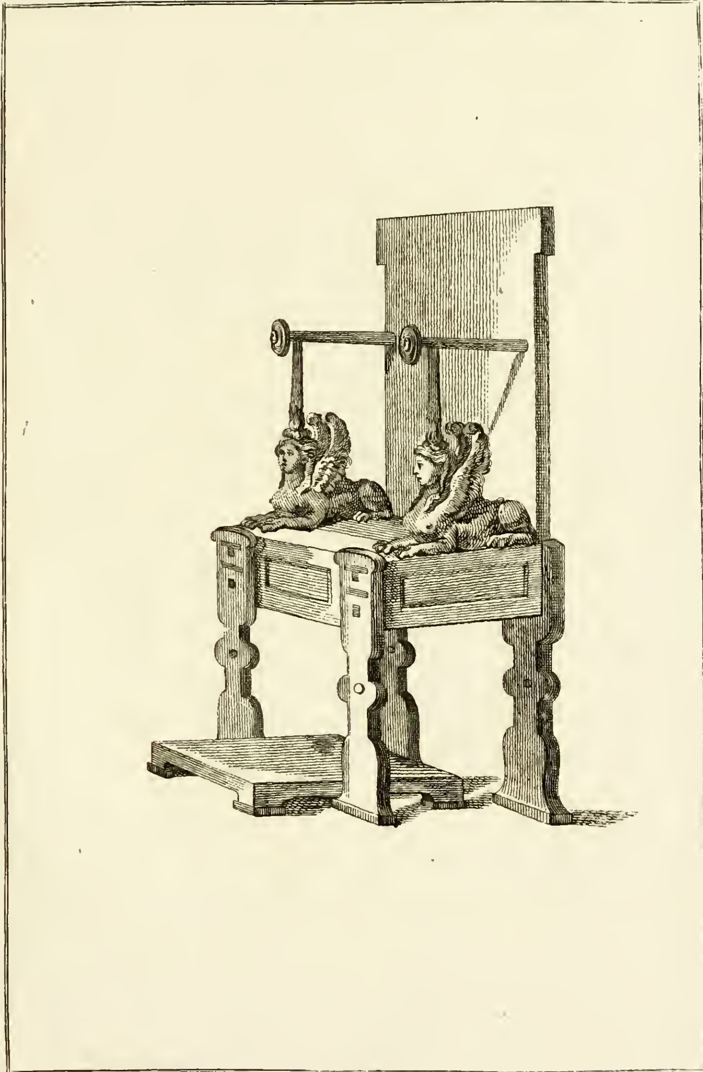
PLANCHE LXVI.

Cet autre petit meuble, quoique d'une forme bien différente, & repréſentant une eſpèce de baſtion flanqué de quatre tours quarrées, & de murs garnis de crénaux, nous ſemble avoir eu la même deſtination que le précédent; mais le feu dans celui-ci devoit occuper le milieu, & les quatre tours contenir la liqueur.



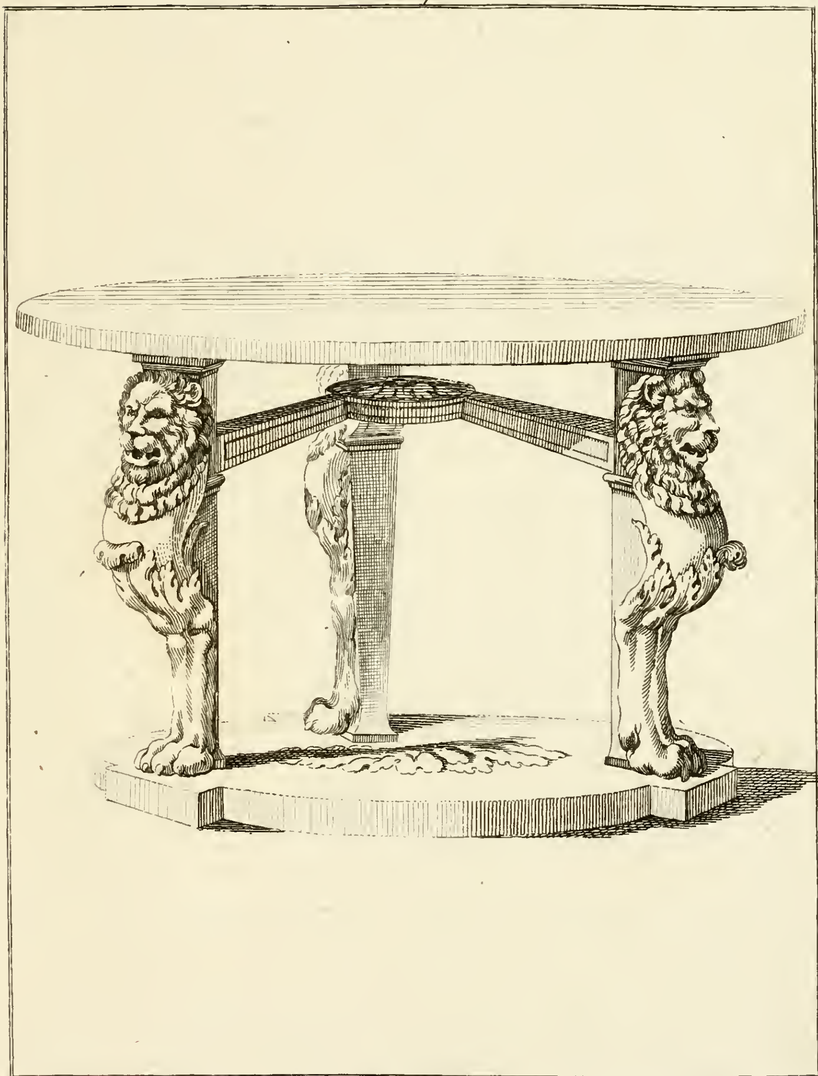








Pl. 70.



Tom. VIII.

Pl. 71. *72.*

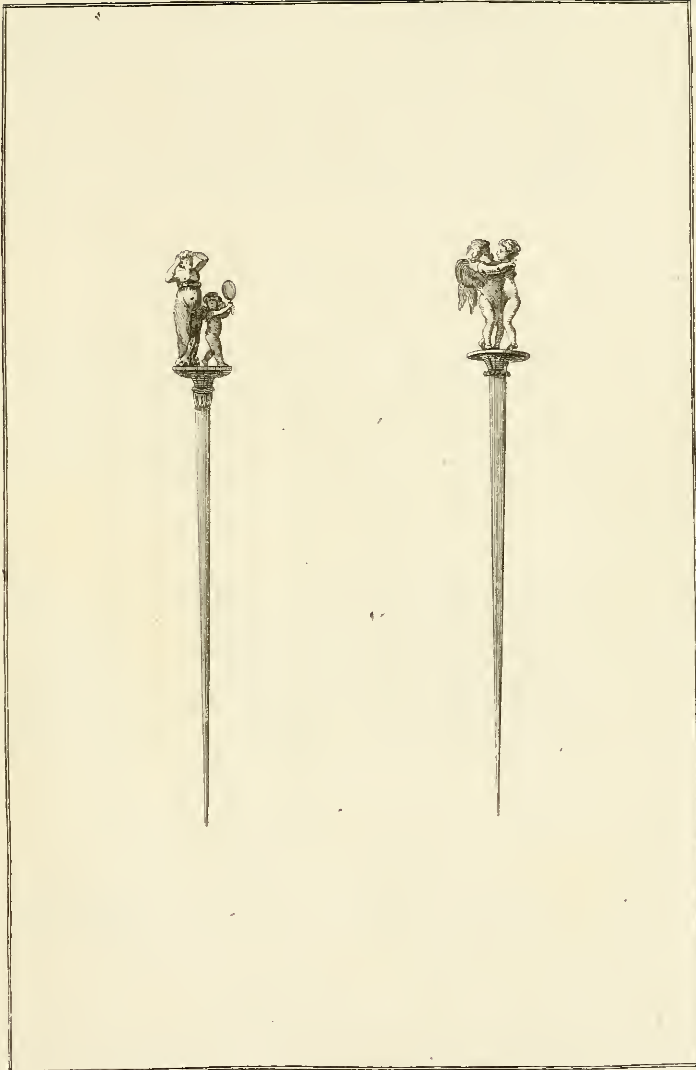


PLANCHE LXVII.

On a trouvé dans le Téâtre d'Herculanum, le siége qui est gravé sur cette Planche : ce siége est connu sous le nom de *Chaise Curiale*. Il est en bronze, & paroît avoir été destiné à asseoir les Consuls ou quelques autres Personnages, distingués dans les représentations publiques. On ne peut s'empêcher d'admirer l'élégance avec laquelle le siége est fait.

PLANCHE LXVIII.

Le siége, que nous représentons ici, est tiré d'une des Peinture d'Herculanum : on peut le voir Planche XCVI, T. 4. Nous ne l'avons placé ici que pour en faire mieux sentir les détails & les formes.

PLANCHE LXIX.

Rien de plus agréable que la table antique que nous avons ici sous les yeux. Elle est d'une forme ronde, soutenue par un petit pilier, auquel est adossé un homme à genoux qui a le bras recourbé sur sa tête, & qui a l'air de se garantir du poids de cette table, à laquelle touche son coude. Cette figure est belle & bien drapée.

PLANCHE LXX.

Voici encore une table : celle-ci est circulaire & de marbre. Elle est soutenue par trois pieds qui sont formés de

têtes de lions ; dont le corps finit en griffes. Les têtes ne supportent pas immédiatement la table. C'est un support contre laquelle elles sont appuyées, qui la soutient. De chacun de ces supports part une branche qui se réunissent ensemble par une partie ronde, sur laquelle il y a une rosette. ces branches ne sont point horisontales, mais elles montent vers le cercle qui les réunit.

Fin du huitième Volume.





